

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 73

MONTREAL, 12 SEPTEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



Le contre-amiral Rivet entouré de ses principaux officiers et d'un groupe d'invités.



Les membres de la fanfare du "Tage" et quelques officiers du "Troude".—Photos J. A. Dumas, angle des rues Vitre et Saint-Laurent.

LA RÉCEPTION DES MARINS FRANÇAIS AU SAULT-AU-RECOLLET, SOUS LE PATRONAGE DES VÉTÉRANS FRANÇAIS.

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00.	-	-	-	Payable d'avance
Un an, - \$3.00.	-	-	-	Six mois, - \$1.50



Montréal vient de passer une semaine de fêtes inoubliables en l'honneur des marins français et anglais, dans des circonstances d'autant plus heureuses que l'accord le plus parfait règne entre la République française et l'empire britannique.

Puisse cet accord durer longtemps encore, pour le bonheur et la paix des deux plus grandes nations civilisées du globe !

De ces fêtes dont les échos retentissent encore dans la grande métropole commerciale du Canada, je ne dirai rien, certain que je suis que vous en avez lu les détails dans les journaux quotidiens, et je me bornerai à des considérations générales.

Si l'on s'en tenait à la présence des navires français et anglais mouillés dans le port de Québec, la comparaison ne serait certainement pas à l'avantage de la France, les Anglais ayant envoyé un vaisseau de premier ordre et deux autres moins puissants, et les Français s'en étant tenus à deux simples croiseurs, dont le plus important, le "Tage", va terminer sa dernière campagne avant d'être mis à la réforme, dans quelques mois.

Mais il ne faut pas oublier que l'usage est de ne jamais envoyer dans un pays étranger des navires de premier ordre, ce qui pourrait ressembler à une provocation et à des commentaires inutiles tout au moins.

D'autre part, toutes les nations ignorent ce que vaudrait leur marine, en cas de guerre, car deux écoles discutent depuis de nombreuses années la question de savoir si ce sont les gros ou les petits navires qui triompheraient. Il faudrait une guerre pour le prouver.

Quelques obus bien lancés font couler un gros navire aussi bien qu'un petit, et la supériorité du tir et de l'artillerie seraient probablement l'atout principal.

Comme armement, la France est actuellement supérieure à toutes ses rivales.

Du reste, l'Angleterre elle-même n'est pas trop rassurée sur la valeur effective de ses armées de terre et de mer, et les disputes très vives qui ont lieu à ce sujet le prouvent parfaitement.

Un mot maintenant aux Mathurin français.

◆◆ En 1891, un article parut dans un journal canadien, sous le titre : "Equipage, garde à vous !" En voici une partie :

"Les journaux m'apprennent que quelques musiciens et cuisiniers de la frégate ont déserté.

Ce qu'ils ne m'apprennent pas, car je le sais depuis longtemps, c'est que de tous les peuples, ce sont les Français qui désertent le moins, tant dans la marine que dans l'armée de terre.

Les nations qui comptent le plus de déserteurs dans leurs rangs sont celles qui émigrent le plus. C'est là une loi fatale que l'expérience a fait découvrir.

Or, le Français aime peu quitter son pays, certain qu'il est de n'en jamais trouver de plus beau, et quand, par suite de circonstances spéciales, il se décide à aller chercher fortune ailleurs, ce n'est en général qu'après avoir payé sa dette à la patrie, l'impôt du sang.

La quittance de cet impôt, le congé, signifie l'accomplissement du devoir, la légitimité absolue du titre de citoyen de la patrie à laquelle il appartient, et c'est le plus beau certificat qu'un jeune homme puisse donner à l'appui de sa moralité et de son courage.

Un déserteur, dans le beau pays de France, est regardé non plus comme un homme, mais comme

un bandit prêt à tout faire, à trahir même, comme un être qui fuit la maison de peur de donner du pain à sa mère, et pour dépenser, dans de mauvais lieux, l'argent qu'il pourra gagner ou escamoter ailleurs.

Je ne sais quelle sorte d'affolement passe dans certains cerveaux, mais partout on trouve, à terre, des gens qui, sans s'en rendre compte, conseillent la désertion et promettent leur appui aux déserteurs.

Je ne vous apprends rien de nouveau, car il paraît que les choses se passent ici comme ailleurs.

A terre, les liaisons se font vite, — pas besoin de présentation, — entre matelots et citoyens ; on parle de la marine, de la frégate, puis :

— Combien gagnez-vous par mois ?

— Tant.

— C'est peu, vous gagneriez bien plus ici ; nous sommes bien plus heureux ; ce n'est pas nous qui voudrions faire votre métier.

— Mais, j'ai une mère de l'autre côté de l'eau, des petites soeurs... une promise...

— Raison de plus ; si vous restiez ici, vous gagneriez dix fois plus, vous pourriez faire venir vos parents, votre promise, comme vous dites, et vous seriez tous à l'aise. On est libre ici !

Et cela continue, continue ; le tentateur inconscient, — c'est le seul terme que je puisse employer, pour excuser son crime, — ignorant ce que c'est que cette grande idée de patrie, pour laquelle on sacrifie sa vie et son avenir, fait tant et si bien que, le whiskey aidant, le pauvre Mathurin a la tête en feu quand il s'allonge dans son hamac et qu'il pense toute la nuit aux choses qu'il a entendues.

— Comment ! on est si heureux que ça, ici, on vit bien, sans souci de l'avenir ; on gagne de l'argent, on a de la terre tant qu'on en veut... Quel bonheur je donnerais aux miens, si je leur procurais cette aisance !

Halte-là ! matelot, tu seras déshonoré, et les tiens porteront la tache de ton infamie !

Halte-là ! matelot ; ici comme ailleurs, sache le bien, on ne gagne son pain qu'en travaillant dur et en obéissant aux lois.

Et le premier acte que tu commettrais en t'implantant dans le pays serait de trahir le serment que tu as prêté de travailler pour ta patrie !

Quelle confiance veux-tu que l'on ait en toi ?

Si tu désertes, tu seras le fauve que l'on troque et qui est forcé de se cacher, de peur que la justice humaine ne te mette la main sur le cou, en attendant que le remords ne te ronge ; tous les Français te tourneront le dos, et les Canadiens te mépriseront, malgré tes beaux discours et tes belles chansons, car ici, quand on dit d'un homme :

"Il ne peut plus rentrer dans son pays," c'est une tache que trente ans de séjour, pour obtenir la prescription, ne peuvent jamais effacer.

Et puis, crois-tu donc que tout soit rose, ici, parce que les arbres sont verts maintenant, que les moissons mûrissent, que le ciel est bleu et qu'on navigue sur le fleuve comme aux pays du soleil ?

Dans trois mois, la terre sera blanche, le Saint-Laurent ne formera qu'une masse de glace, le ciel sera tourmenté, la neige tourbillonnera, l'hiver sera le maître, l'hiver terrible qui te prendra dans ses tenailles et te terrassera, car si le Nord est souvent dur aux pauvres, il n'a aucune pitié des saoulements, c'est-à-dire des déserteurs.

Tu ne seras plus Français, et les secours que nos sociétés de bienfaisance donnent aux pauvres honnêtes te seront refusés.

Tu ne seras pas Canadien, parce que tu as prouvé ta haine contre la France.

Tu ne seras pas Anglais, quoique vivant à l'abri du drapeau britannique, car les Anglais te mépriseront.

Tu travailleras, dis-tu ? Es-tu bien sûr que l'on veuille employer un déserteur ?

Matelots, garde à vous, fermez l'oreille aux promesses.

La honte attend le déserteur à terre, et l'honneur est à bord !

◆◆ Ces lignes, qui n'ont d'autre mérite que leur sincérité et le désir d'être utiles, ont été écrites par votre humble chroniqueur, qui s'est estimé très heureux de les voir affichées à bord de

la frégate, par ordre de l'amiral Cavalier de Cuverville.

Elles ont toujours leur actualité quand nous avons le bonheur de recevoir des marins français, car la richesse de notre pays et l'accueil si sympathique qu'on leur prodigue, sont bien faits pour tenter même des têtes solides, mais il suffit le plus souvent d'un mot, du mot de Patrie, pour les arrêter sur la mauvaise pente.

Leur voyage au Canada ne sera pas perdu, toutefois, pour eux et pour nous. Ils garderont le souvenir de cette terre, restée si française de cœur, et, plus tard, quand ils seront libérés de leur dette envers la France, si des rêves de tenter fortune au delà de l'océan hantaient leur cerveau, la patrie canadienne leur sera ouverte, et ils seront accueillis comme des braves gens qu'ils sont, honorables et fidèles au devoir.

◆◆ L'arrivée de cousins de la mère-patrie venant s'établir en Nouvelle-France, a lieu de nous réjouir beaucoup plus que celles des fils du Céleste Empire, qui nous envahissent lentement, mais sûrement.

Le mois dernier, en arrivant à Sainte-Anne de Bellevue, je remarquai tout d'abord une blanchisserie tenue par un Chien-li quelconque, et, comme je manifestais mon étonnement :

— Oh ! monsieur, il y a déjà cinq ans que nous avons des Chinois ici.

— Et ils gagnent leur vie ?

— Parfaitement, ils gâchent le linge, mais ils l'enduisent de tant de colle que ça a l'air propre. Si des Canadiens lavaient comme eux, ils n'auraient pas un client, mais ce sont des Chinois !

A toute heure du jour et de la nuit, j'ai vu leur boutique ouverte et un Chinois, au moins, à l'oeuvre. Les habitants du village m'ont dit que c'était comme cela tout le long de l'année. L'un d'eux baragouine quelques mots d'anglais. Ces gens-là dorment-ils ? On serait tenté d'en douter. Ils vivent de riz, comme ils font dans tous les pays, et ne font aucune dépense inutile.

Dans tous les villages voisins de Montréal, c'est la même chose, partout on trouve des Chien-li établis et mettant de la colle sur le linge, sans le laver.

A Montréal, rue Saint-Denis, à partir de la rue Sherbrooke, on en compte près de deux douzaines qui travaillent et vivent de la même manière.

Et ce qu'il y a de plus curieux à constater, c'est qu'après un certain nombre d'années de séjour en pays blanc, ces Chinois se font naturaliser, renoncent complètement à leur patrie, font souche et perpétuent leur type en plein Nouveau-Monde.

Dernièrement, un de ces individus, devenu tout à fait anglais, a voulu débarquer sur le sol des Etats-Unis, mais s'est vu refuser l'entrée de la grande république, à cause de sa tête tout à fait chinoise.

Ce sujet d'Edouard VII est très riche, voyage dans un yacht princier, et a sous ses ordres un équipage de blancs.

Il a protesté énergiquement contre la rigueur des employés de la douane américaine, et ce n'est qu'après un long échange de télégrammes avec Washington et l'ambassade anglaise qu'on lui a permis de mettre pied à terre.

Le péril jaune existe bien.

LEON LEDIEU.

LA TULIPE

Moi je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté que l'avare Flamand
Paie un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et
[grande.

Mon air est féodal, et, comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement ;
Gueules fascés d'argent, or avec pourpre en bande ;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nullle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

THEOPHILE GAUTIER.

LE PIQUE-NIQUE DES TYPOGRAPHES

Tous ceux qui ont pris part au récent pique-nique des typographes, au Parc Electrique du Sault-au-Récollet, en ont remporté un délicieux souvenir.

Patrons et typos ont su profiter de l'occasion pour fraterniser d'une façon charmante et pour resserrer de plus en plus les liens étroits qui les rattachent.

Les nombreux amusements sportifs qui figuraient au programme de la journée n'ont pas manqué d'exciter beaucoup d'intérêt, attendu que les prix à gagner étaient très attrayants. Aussi, les vainqueurs des divers tournois ont-ils vu leurs efforts généreusement récompensés.

Au cours de la fête, notre artiste a photographié avec succès un joli groupe de convives, que nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à l'admiration de nos lecteurs.

La joie qui rayonne sur tous les visages rappelle la franche gaieté qui n'a cessé de briller durant la fête des typos.

Les organisateurs de cette brillante manifestation ont droit à de sincères félicitations pour l'éclatant succès qui a couronné leur entreprise.

Congrès des inspecteurs de Manufactures

La dix-septième convention annuelle de l'Association internationale des inspecteurs de manufactures a eu lieu, cette année, à Montréal.

Environ soixante délégués, parmi lesquels une dizaine de femmes, venus de différentes parties des Etats-Unis et du Canada, étaient présents à la première réunion, pré-



sidée par le président de l'Association, M. James Mitchell, de Montréal.

Les travaux du congrès sont de la plus haute importance pour ce qui concerne la sécurité des travailleurs, et ils devraient suggérer à nos gouvernants des réformes sérieuses.

L'honorable M. Lomer Gouin, ministre des travaux publics, souhaita, au nom du gouvernement de la province de Québec, la bienvenue aux délégués, et le maire adjoint, M. Lapointe, accueillit, au nom de la ville de Montréal, les membres du congrès.

Les amusements auxquels ont été conviés nos hôtes distingués ont paru fort goûtés.

Parmi les délégués présents au congrès, nous avons remarqué, pour la province de Québec, MM. Guyon, Mitchel, Jobin, Stevenson, et Mmes Provencher et King ; pour Ontario, MM. Brown, Burke, Kelly, et Mile Carlisle ; pour New-York, M. Williams ; pour Hartford, Conn., M. McLean ; pour l'Illinois, M. Dorin ; pour le Massachusetts, M. Splain ; pour le Michigan, M. J. McLeod.

L'harmonie qui a présidé aux diverses séances de la convention a particulièrement favorisé l'expédition des sujets traités, et est en même temps une preuve non équivoque de l'heureux choix des délégués.

La beauté est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui, le soir, est flétrie et foulée aux pieds. — J.-J. ROUSSEAU.

La bonté fascine ; les figures naïves d'enfants et de vieillards ont le même charme ; c'est de l'enfance toujours qui va ou qui vient. — LAMARTINE.



Photo. J.-E. Fraser, Ville Saint-Louis.

Groupe photographié au cours du récent pique-nique des typographes au Sault-au-Récollet

BIENVENUE AUX MARINS D'OUTRE-MER

Depuis quelques jours Montréal a l'honneur de donner hospitalité aux marins français et anglais venus pour visiter le Canada.

Issus d'une race de marins, les Canadiens ont un faible pour tout ce qui leur rappelle la mer et ses aventures.

Aussi, se sentent-ils animés du plus vif enthousiasme en présence des fiers croiseurs qui séjournent actuellement dans les eaux du Saint-Laurent.

Et que dire des braves qui forment l'équipage de ces navires de guerre ? Leur passage au milieu de nous donne lieu à toutes sortes de témoignages d'admiration.

Grâce à une heureuse coïncidence, le "Troude" et le "Retribution" nous apparaissent comme deux joyeux messagers venant sanctionner à nos yeux le traité de paix qui vient d'être tacitement conclu à Paris puis ratifié à Londres par le président Loubet et par le roi Edouard VII.

Quel touchant spectacle de voir fraterniser dans nos murs les représentants de deux nations dont l'inimitié fut jadis séculaire !

Le monde entier devra bénéficier de l'entente cordiale qui promet d'exister désormais entre la France et l'Angleterre, et le progrès de la civilisation y trouvera son profit.

Plus que tout autre pays, le Canada a raison de se réjouir des relations cordiales qui viennent d'être établies entre notre ancienne mère-patrie et la Grande-Bretagne, car si l'une a fondé notre colonie, l'autre a contribué à en stimuler le développement.

L'"Album Universel" se fait l'écho de tous les Canadiens en tendant la plus chaude bienvenue aux valeureux marins du "Troude" et du "Retribution".



—Photo J. A. Dumas, angle des rues Vitré et St Laurent.

PLAISIRS DE REINES

Les reines d'Europe, nous le savons, délaissent souvent le sceptre et la couronne pour se livrer à leurs occupations favorites.

Lesquelles ?

La reine d'Angleterre, impératrice des Indes, adore soigner les malades et, dame ! elle est excellemment tombée avec Edouard VII, souvent indisposé. Quand le roi est bien portant, la reine Alexandra vole au chevet de ses parents ou de ses amis malades.

La femme de Guillaume II aime à se promener, armée d'un objectif de photographie ; aussi, à la cour, ce n'est plus une faveur que d'avoir sa photographie tirée par la reine, — c'est une obligation à laquelle tout le monde se soumet ; souvent même il lui arrive de photographier ses sujets dans la rue, en voiture, au concert, etc.

La tsarine aussi aime la photographie, mais ce qu'elle lui préfère encore, c'est la caricature. Tous les souverains possèdent la leur signée par

l'impératrice, M. Loubet la montre souvent à ses invités. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle a acquis en cet art un réel talent.

La reine de Hollande, au pied léger, patine avec ivresse... L'hiver dernier, au château de Ló, il lui arriva de prendre un bain glacé — on a tenu l'incident secret de peur que le prince consort ne mette un frein à ces "exercices chéris".

La reine de Grèce est une canotière de premier ordre ; sur les fleuves, sur les étangs, sur les rivières, sur la mer, elle promène ses as, ses skiffs, ses norvégiennes, ses petits voiliers... On dit même qu'il lui arrive de taquiner le poisson...

La reine d'Italie, elle, est une sportswoman plus que distinguée, une automobiliste effrénée ; elle chasse comme Nemrod, et on prétend même qu'une épée mouchetée à la main, elle daigne quelquefois "boutonner" son royal époux. Il lui arrive aussi de composer des poésies lyriques qu'elle envoie à Sa Sainteté le Pape, lequel, poète aussi, lui fait parvenir ses chants sacrés, annotés par des cardinaux trop vigilants.

La reine de Portugal a le même goût que la reine d'Angleterre ; elle aime à soigner les malades ; et on la dit très versée dans les sciences médicales.

La réputation de Carmen Sylva n'est plus à faire, la reine de Roumanie a écrit tant de volumes en prose et en vers ! Elle écrit du reste indifféremment en français ou en allemand. Ses pièces de théâtre sont souvent jouées, à Bucarest ; ces soirs-là, des places gratuites sont distribuées aux petits commerçants et aux petits fonctionnaires. Son ex-amie intime, sa première demoiselle d'honneur, était Mlle Vacaresco, un poète très distingué dont Sully-Prudhomme plus d'une fois a fait l'éloge.

La reine de Suède, femme d'Oscar, poète de grand talent, corrige admirablement les épreuves, et passe son temps à composer des liqueurs.

La reine de Suède, femme d'Oscar, poète de grand talent, corrige admirablement les épreuves, et passe son temps à composer des liqueurs.



Le "Troude", croiseur français actuellement dans le port de Montréal.



Le capitaine de frégate Aubry, commandant du "Troude".

ESSAIS INÉDITS

A QUOI TIENT PARFOIS L'AMOUR D'UNE FEMME

Grand, blond, possédant cette beauté mâle et un peu sévère que l'on retrouve parfois dans les portraits des ancêtres, Pierre est un jeune homme dont les vingt-cinq ans font rêver bien des petites têtes et battre autant de petits coeurs. Son visage, quoique imberbe, n'a rien d'efféminé, et ses traits, sans être délicats, ne manquent pas de grâce. Élégant sans paraître s'en douter, fin causeur ennemi de la forfanterie, riche sans orgueil, véritable chevalier par sa galanterie, il se voit, victime innocente et muette, disputé par Rose et Berthe, deux soeurs, ses cousines. L'une brune, l'autre blonde, gentilles toutes deux. Occupent-elles dans son coeur plus de place que les autres filles du village ? Il ne laisse pas que de le croire un peu. Mais une question se pose d'elle-même à son esprit : "Laquelle des deux doit m'échoir ?" Terrible point d'interrogation qui le ferait trembler s'il ne se reposait entièrement sur la Providence, cette grande puissance qui sait résoudre tous les problèmes, du soin de choisir celle qu'il devra aimer le mieux.

Et, pendant ce temps, la jalousie blesse au coeur les deux rivales. Moins confiantes que Pierre dans la destinée qui régit le monde, elles cherchent, dans le dédale de leurs pensées, le chemin qui les conduira à leur but : aide-toi d'abord, après, l'on verra ! Et c'est tous les jours une kyrielle de taquineries, de méchancetés. Affaiblissant toutes deux pour le grand cousin une scrupuleuse indifférence, elles semblent insensibles aux coups de langue : qu'importe que l'âme pleure, si le visage rit ? Le soir, dans leur chambre, poursuivant un même rêve, rêve qui met pourtant entre elles une barrière que le désir ne suffit pas à briser, les cousines songent au jour qui se lèvera, triste comme les autres jours ; et, l'amour leur ayant inspiré à chacune un nouveau stratagème ou une malice nouvelle, elles s'endorment dans le même lit, et du même sommeil agité.

Et cela dure depuis deux mois ! Depuis deux mois, Berthe a tenté sans succès d'accaparer les attentions de Pierre, ou du moins d'oublier un peu cet amoureux volage qui ne la rend heureuse, un instant, que pour l'attrister ensuite par un regard trop significatif ou une parole trop tendre à sa soeur. Pendant deux mois aussi, Rose a voulu éloigner de l'autre celui qu'elle aime, ou lui trouver quelque grande imperfection qui le rendit méprisable. "Mais comment", se disait-elle, "découvrir des défauts dans un être plus parfait qu'un ange, puisqu'il résiste à l'orgueil, ce péché qui a perdu le plus beau d'entre les anges ? Comment ? Comment ?"

Et lui, le jeune homme idéal, que faisait-il pendant ces jours, ces semaines ? Il attendait que le destin le rapprochât de l'une ou de l'autre, de la brune ou de la blonde jeune fille. Il pensait : "Si l'une des deux se montre un jour moins sensible à mes louanges, si son même bon sourire ne m'accueille plus, que ses yeux cherchent moins les miens, j'en conclurai que l'amour a vécu dans son coeur, et... je saurai. Or, la Providence veillait sur lui et fit pencher le plateau de la balance dans lequel se trouvait le coeur de Berthe. Voici comment la chose advint. Un jour qu'après le goûter Pierre était parti, ayant, selon son habitude, entouré d'attentions délicates l'une et l'autre des deux soeurs, Rose, avec un air mystérieux et réjoui, attira Berthe dans l'embrasure d'une fenêtre et lui demanda à brûle-pourpoint : "Tu l'aimes, n'est-ce pas, "notre" Pierre ?" Et, sans attendre la réponse, elle ajouta : "Eh bien, moi, je ne l'aime pas, je ne l'aime plus !" Un aérolithe de dix kilogrammes, tombant aux pieds de Berthe, n'eût pas produit plus d'effet que cette déclaration aussi soudaine qu'inespérée. Et, comme ses yeux, éloquentement, demandaient pourquoi, l'autre lui dit, triomphante : "Parce qu'il a pris avec une fourchette le gâteau que tu lui as donné ! ! !"

PAUL HYSSONS.

LA CORNEILLE

Comme chacun de vous le sait, quand un jeune homme veut faire sa cour et réussir, il ne doit pas négliger la "petite soeur".

C'est plus important qu'un vain peuple ne pense.

Heureux ceux qui ne tombent pas sur une enfant terrible.

Tel n'était pas le cas de Joseph Lepage : il avait rencontré comme auxiliaire une charmante enfant.

Seulement, il lui était arrivé une mésaventure déplorable : il se consumait d'ardeur pour Germaine ; et, jusqu'ici il n'avait réussi à plaire qu'à sa cadette, la blonde Yvonne — âgée de huit ans !

C'était mortifiant, on l'avouera.

Et la cause de son insuccès ?

Ah ! mon Dieu, un caprice de jeune fille, une lubie déraisonnable, un rien : n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être vainqueur : bonté, beauté, esprit, argent ?

Si : quelque chose lui fait défaut.

C'est Germaine qui le craint : elle n'aime pas sa physionomie ; elle croit lire, sur ses traits énergiques, la dureté.....

"Je ne suis pas physionomiste, se dit-elle, mais j'ai trop peur : s'il n'était pas bon..... il est bien prévenant pour moi, il fait bien des cadeaux à Yvonne..... qu'est-ce que cela prouve ?..... Si je lui voyais faire un acte de bonté vraie, peut-être que....."

Et, en attendant, elle le tient à une distance respectueuse.

Un amoureux n'est pas nécessairement un imbécile.

Notre homme se dit un bon jour qu'il fallait en finir.

On était au printemps. Les lilas sentaient bon et semblaient dire :

"Sentez-vous comme nous sentons bon ?"

Joseph se dirigea, pensif, vers la demeure de Germaine.

Il y arrive par une avenue bordée de hauts sapins.

Il va pour monter le grand escalier : un tourbillon rose, aux longs cheveux bruns bouclés, aux joues en feu, se précipite sur lui.

C'est Yvonne. Elle a les yeux luisants d'excitation et de plaisir.

"Oh ! monsieur Lepage, si vous saviez... si vous vouliez ?" Et son regard, où brille un ardent désir d'enfant, implore le sien.

"Qu'est-ce, ma belle ?"

"Venez voir."

Il va voir : à l'extrémité de l'avenue, dans le plus haut des sapins, un nid de corneilles ; et, dans ce nid, deux jeunes corneilles, — criaillant comme père et mère, c'est le cas de le dire.

"C'est bien joli."

"N'est-ce pas ? monsieur."

"Comme des corneilles peuvent être jolies....."

"Si j'en avais une ?....."

"Tu voudrais l'appriivoiser ?"

"Ca s'appriivoise ?"

"Eh ! oui : on leur coupe les ailes et elles se promènent gravement, comme des poules d'un nouveau genre, noires et alertes.

"Oh ! j'en veux une, alors !"

Ce n'est pas facile.

Joseph est leste et fort.

"Si j'allais la lui chercher..... je me rendrais parfaitement ridicule, c'est vrai..... bah ! Germaine ne s'occupe pas de moi..... j'aurai, du perai."

Il met bas son habit, embrasse le tronc résineux, s'élève comme par enchantement, cueille la plus noire des deux corneilles et la rapporte à Yvonne, ivre de joie, qui ne sait comment remercier ni comment tenir sa prisonnière.

Mis en bonne humeur par ce bel exploit, — di- gne d'un gamain, — il songe à s'esquiver.

"Et moi, fait tout à coup une voix bien connue, vous n'allez pas me chercher l'autre ?"

Qu'on se figure le tableau.

Elle, contente de sa malice, convaincue maintenant qu'il est bon, puisqu'il a fait tant pour réaliser le désir d'une enfant.

Lui, tout sali, tout gommé, ses habits en désordre, l'air d'un malfaiteur pris en flagrant délit.

Il se sent irrémédiablement perdu, salue et va pour partir.

Mais non : elle le retient ; et, pendant qu'elle l'amène au salon, il pense, en riant de son bonheur : "Si j'avais su cela plus tôt, il y a belle lurette que je serais venu faire mes visites à la descente des arbres, dans une tenue aussi débraillée que possible."

Que vous dirai-je : ce bonheur inespéré ne fut pas le seul. Il se renouvela. Il dure même encore, et l'on croit qu'il est décidément bien assuré.

Si l'on disait à Joseph Lepage qu'il le doit à une corneille, il répondrait qu'il le doit à Germaine. — Ce qui n'est pas du tout la même chose.

ALFRED.

LOGE-TOI DANS LE CŒUR !

Depuis bientôt quinze ans, j'allais à son côté, Charmé par sa douceur, joyeux de sa gaieté ; A ses jeux innocents mêlant mes jeux candides,

Mes exploits intrépides,

Ma tendresse de frère à son amour de soeur ; Mes rires à ses chants, et mes chants à ses rires ;

Ma flamme à sa douceur ;

Poursuivant, avec elle, au souffle des zéphires, Les papillons pourprés,

A travers la prairie

Embaumée et fleurie,

Ou chassant, près des eaux, les insectes dorés.

Prenant, parfois, la main des inconstants capri- [ces,

Nous plongeons, tous les deux, dans l'onde, avec Nos pieds, jusqu'aux genoux, [délices,

Nos bras, jusqu'aux épaules,

Riant comme deux fous ;

Réveillant de nos cris les feuilles des vieux sau- [les,

Et mettant en déroute une foule d'oiseaux Gazouillant leurs secrets dans les bras des or- [meaux...

Assis sur la colline,

Nous regardions, un soir, le soleil se coucher, Flambant à l'horizon, tel un vaste bûcher.

Dans les riantes yeux bleus de ma blonde cousine, L'astre voulut mirer son dernier rayon d'or,

Et, peut-être, y trouver quelque riche trésor, Caché par les mystères,

Les grâces éphémères

Ou le lutin moqueur.

Après avoir baisé le coeur de ma compagne, Le rayon d'or vainqueur,

Que l'amour accompagne,

En sort avec ardeur,

Me traverse les yeux, s'empare de mon âme, L'illumine, l'enflamme,

Disant au tendre amour : "Loge-toi dans le [coeur !"

AUGUSTE CHARBONNIER.

Montréal, 17 août, 1903.

PENSÉES

Chacun est artisan de sa propre fortune. — REGNIER.

* * *

Le mépris que le public aura fait de mon ouvrage, je le ferai de son jugement. — MALHERBE.

* * *

Les paroles offensent plus que les actions, le ton plus que les paroles, et l'air plus que le ton. — NECKER.

* * *

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. — LA ROCHE-FOUCAULD.

* * *

Les lumières ne font qu'éclairer la route, mais ne donnent pas aux hommes la force de la parcourir. — BENJAMIN CONSTANT.

LES FEMMES DE L'ILE FORMOSE

Comme son nom l'indique, l'île Formose est semblable à un joyau merveilleux jeté au sein des eaux du Pacifique. Il lui fut donné par les navigateurs portugais, qui n'en trouvèrent pas de meilleurs pour peindre leur admiration en présence des richesses de cette terre tropicale, où les lauriers-roses se marient aux orangers, les bananiers aux camphriers, et qui produit en abondance le riz, le bétel, la canne à sucre et mille autres denrées. Elle devrait être un paradis terrestre pour les hommes qui l'habitent. Il n'en est rien. Jusqu'à ces derniers temps, la tribu qui paraît être la plus ancienne en cette île avait la détestable coutume de trancher les têtes de ses ennemis pour en orner certains temples ou l'entour des maisons. Les Chinois n'ont rien pu changer à de telles moeurs, que les Japonais sont en train de réformer avec plus de bonheur.

Mais, chose étrange, pour des peuplades qui sont les proches parents des "Coupeurs de têtes" dont nous entretenons, ici même, avec humour mon ami Combainaire, la femme chez eux tient un rang et jouit d'une considération qu'elle n'a jamais connue en Chine, ni peut-être dans aucune autre partie du continent jaune.

Dans tous les pays d'Asie et même ailleurs, si la naissance d'un garçon est un événement heureux dont toute la maison se réjouit, la naissance des filles est plutôt vue d'un mauvais oeil. Les indigènes de Formose ne l'entendent pas ainsi, et le berceau d'un enfant du sexe féminin est toujours plus fêté que celui des garçons.

Cette manière de voir ne tire pas, je crois, son origine des principes d'une morale supérieure. Je m'imagine bien plutôt que ces sauvages, gens pratiques, voyant les services qu'ils pourront attendre de leurs filles pour les travaux de la maison, le tissage des étoffes et la culture des champs, les élèvent avec un soin qui n'est pas exempt d'égoïsme. A quoi bon se préoccuper des garçons qui, eux, laisseront vite la maison pour courir aux aventures de chasse ou de pêche ?

Quoi qu'il en soit, en raison même de son utilité future, la femme reçoit dès son bas âge des attentions spéciales. Ce n'est pas chez eux qu'on leur mutile les pieds, comme le font leurs voisins, les Chinois. On lui évite tous les travaux pénibles jusqu'à l'âge où sa beauté épanouie aura attiré l'attention d'un jeune homme désireux de fonder un foyer. Si la femme de Formose n'est pas belle, elle n'est ni plus ni moins laide que la majorité des femmes de race malaise ou du Sud de la Chine. Coquette, elle peigne ses cheveux en bandeaux ronds sur le front, et les ramène en nattes sur le derrière de la tête, à peu près comme chez nous. Elle aime les ornements, les bracelets et les pendants d'oreilles. Elle a emprunté la forme de ses habits à la race conquérante et, de ce fait, n'a rien d'original.

Ce qu'il y a de particulier chez elle et de presque unique dans les annales des peuples non civilisés, c'est la faculté qu'elle a de disposer de sa personne dans l'acte le plus solennel de toute vie sociale, le mariage ; ce droit est d'autant plus remarquable que cette institution est restée trop

souvent, même chez nous, un marché dans lequel la femme et sa dot sont l'objet d'un odieux trafic.

Lorsqu'un jeune homme a décidé de se marier, il avise dans sa tribu une jeune fille qu'il a remarquée. Il doit alors la conquérir, non par la force, mais par des moyens persuasifs. Pour cela, il a recours à la musique, et quelle musique ! Il va dans la forêt, coupe une tige de bambou dont il fabrique, au moyen de quelques fils tendus, une sorte de harpe rustique. Muni de cet instrument, dont une extrémité est fixée dans sa bouche pendant que de la main droite il en pince les cordes, notre amoureux se rend devant la hutte de celle qu'il voudrait convaincre. Je vous laisse à penser ce que cette aubade a d'harmonieux et de séduisant ! Toutes choses égales, d'ailleurs, on se croirait transporté en Castille ou en Andalousie, au moment où les "novios", pincant de la guitare, vont chanter leur amour à une belle qui fait le guet, silencieuse, derrière la "celosia". La jeune Formosienne n'est pas moins curieuse.

L'oeil collé à quelque fissure de la cabane mal jointe, elle épie le troubadour. Elle sait pourquoi

acte du mariage. Le troisième et dernier acte suit de près : la mariée accompagne son époux dans sa maison où, pendant trois ou quatre jours, elle vaque aux occupations ordinaires du ménage. Enfin, au quatrième jour, elle emmène chez elle son mari ; il prend à son tour, d'une manière définitive, la direction des affaires domestiques de ses beaux-parents dont il devient le fils. Il n'a pas, d'ailleurs, à quitter un nom de famille qui n'existe pas à Formose. Le mariage est alors complet, sinon indissoluble.

Dans certaines tribus, les choses se passent avec quelques variantes. Ainsi, au lieu de la sérénade devant une maison déterminée, au son d'une harpe grossière, celui qui veut se marier parcourt les villages de sa connaissance en jouant d'une flûte tout à fait primitive. Si, dans le nombre, il se rencontre une jeune fille qui ait trouvé le joueur de son goût, elle l'arrête au passage et le lui dit sans vergogne.

D'autres fois, le jeune homme fréquente directement la maison de celle qui lui a plu et s'évertue par des cadeaux et des jeux de sa façon à capter les bonnes grâces de la fillette, qui, souvent, n'est encore qu'un enfant. Dans ce cas, il faudra attendre l'âge fixé par les coutumes, et qui est à peu près le même que chez nous.

Je le répète, cette initiative laissée à la femme dans cet acte si important n'empêche pas les maris, une fois maîtres, de condamner leurs femmes à de durs travaux, aux champs et à la maison, de pratiquer parfois la polygamie, s'ils en ont le moyen, ni même de divorcer. Cependant, dans ce dernier cas, il est d'usage de garder certaines formes de respect à l'adresse de la répudiée. L'accord étant conclu au sujet de la séparation, le mari fait construire un palanquin élevé et peint de vives couleurs, sur lequel s'assoit celle qui fut sa femme. En cet équipage, il la conduit à toutes les familles de la parenté, puis il la quitte sans brutalité. C'est ce qu'on nomme en chinois la "séparation des mains".

Si les enfants nés dans les trois premières années de mariage sont des filles, leur grand-père maternel se charge de leur éducation.

Il n'y a qu'un tout petit point noir dans cet ensemble de coutumes respectueuses de la femme, c'est lorsqu'une

femme devient mère après quarante-cinq ans. Ce fait, en raison de sa rareté, est regardé comme un châtement des fautes commises dans une vie antérieure ; la coupable est obligée de se couper les cheveux et de se retirer dans un monastère. Ce dernier détail, qui m'est fourni par des Japonais dignes de foi, me prouve qu'en matière de religion ces insulaires ont subi l'influence chinoise.

Telle quelle, la condition de la femme de Formose est infiniment au-dessus de celle de la plupart des peuplades asiatiques ; les Japonais auront peu à faire, avec leurs idées féministes conquies, pour les émanciper tout à fait.

J. TEBLA.



L'AUBADE DES FIANÇAILLES, À L'ILE FORMOSE

il vient et ce que veut sa chanson. Mais la chanson a beau être belle, si l'homme ne lui plaît pas, elle le laisse se morfondre, puis partir. Dans le cas contraire, elle sort, le prend familièrement par un pan de son habit et s'entretient avec lui. Les choses vont vite alors et prennent la tournure la plus singulière.

Séance tenante, ils se fiancent de leur propre autorité et s'en vont habiter une même cabane. Un mois ou deux se passent dans ce qu'on pourrait appeler un essai idyllique du mariage.

Ce temps écoulé, la jeune fille avertit ses parents qu'elle désire convoler en justes noces avec l'homme de son choix. Ceux-ci peuvent, à la rigueur, refuser leur consentement, mais ce "veto" ne devient jamais une pression tyrannique pour imposer un individu que leur fille n'avait pas choisi.

Le consentement donné, on réunit la parenté autour des jeunes gens. Un grand festin de viandes et de vin est tout le cérémonial de ce second

Une pensée de Gitouillard :

—Les embarras d'argent diffèrent de ceux de voitures, en ce sens que ce n'est jamais l'encombrement qui les occasionne.

PETITE REVUE SCIENTIFIQUE

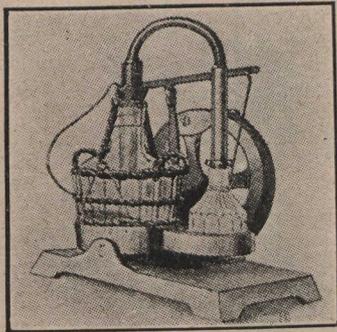
LA PRODUCTION DE LA GLACE PAR EVAPORATION

Peut-on, à la campagne, à la mer, lorsque l'on est éloigné des grandes usines mécaniques qui fabriquent la glace industrielle en véritables icebergs, se procurer aisément soi-même la quantité de glace nécessaire au confort et à l'hygiène ? Oui, nous dit M. Douane, ingénieur spécialiste en matière frigorifique.

D'abord, on peut employer les mélanges réfrigérants, sulfate de soude et acide chlorhydrique, ou bien azotate d'ammoniaque et eau. Leur efficacité est certaine et leur maniement n'a rien de dangereux ni de toxique.

Mais on peut faire mieux encore en se servant du petit appareil mécanique "le Polaire", que montre notre dessin.

Il est construit sur le principe de la congélation de l'eau par évaporation au moyen d'une pompe à vide et d'un absorbant énergétique des vapeurs d'eau, qui n'est autre que l'acide sulfurique. On trouve de l'acide sulfurique du commerce partout : avec un peu de soin, il n'est pas difficile à manier. Dès lors donc que l'on a l'appareil "le Polaire" et de l'acide sulfurique, on peut rafraîchir une carafe d'eau en trois minutes, ou bien obtenir plus de deux livres de glace en une demi-heure. La difficulté, pour combiner cet appareil depuis longtemps demandé, était de construire une pompe à vide robuste et cependant simple,



Le Polaire, appareil simple de production de la glace par évaporation, à domicile.

donnant un vide complet et n'exigeant pas une grande force motrice pour son fonctionnement.

Le problème est, comme le disent les mathématiciens, élégamment résolu. Aura qui voudra la glace souhaitée par Boileau "dans le coeur de l'été".

L'ORIGINE PHYSIOLOGIQUE DE CERTAINS REVES

M. Delage a fait, à l'Académie des sciences de Paris, une instructive communication sur les "images hypnagogiques". On désigne sous ce terme scientifique les images que l'on voit se former au moment où le sommeil va survenir, alors que la conscience des perceptions est encore nette. Elles apparaissent bien définies, isolées sur un fond sombre, et ne doivent pas être confondues avec les hallucinations. Sont-elles purement rétinienne ? Sont-elles mentales ? Les observateurs scientifiques et les philosophes diffèrent d'opinion à ce sujet.

M. Delage fait remarquer que les images rétinienne sont caractérisées par le fait de se déplacer lorsque l'oeil se déplace. En disparaissant, elles laissent sur la rétine les lueurs bien connues nommées "lueurs ontoptriques", qui apparaissent lorsque l'on ferme les yeux dans l'obscurité : ces taches colorées, aux formes indécises, sont extrêmement mobiles et fugaces. Au moment du sommeil, il y a en outre des images nerveuses, susceptibles d'apparaître et qui deviendront les rêves : elles ont leur siège dans l'écorce cérébrale ; elles sont précédées par des lueurs qui, en s'accrochant à l'image cérébrale, serviront à son extériorisation.

LES ENSEIGNEMENTS D'UNE GRAINE DE CHARDON ET L'AEROPHANE DU CAPITAINE FERBER

Le chardon, type de la tribu botanique des carduacées, jouit, à juste titre, d'une mauvaise réputation agricole : le poète l'a exprimé de la façon suivante :

Le chardon importun hérissa les guérets.

Mais, dans toute chose fâcheuse, il y a toujours quelque enseignement utile à retenir. Ainsi, sans vouloir réhabiliter le chardon, constatons qu'il nous donne des indications extrêmement intéressantes sur la navigation par "le plus lourd que l'air".

Voyez cette graine de chardon qui voltige pour aller trouver son terrain d'ensemencement. Les tige d'une tige admirablement calculée, elle flotte, plane, navigue, évolue. Sa turbine de fibres fines, disposées en hélice, est tout à la fois motrice et directrice : elle joue aussi, dans certains cas, le rôle de parachute (fig. 1).



Fig. 1.—Une graine de chardon : ce qu'elle nous apprend pour l'étude de la navigation aérienne et du "plus lourd que l'air."

Agrandissons-en les dimensions, supposons-la, pour un peu, orientable, sur une articulation ; donnons-lui un petit moteur pour la rotation ; ne serait-ce pas la bicyclette des airs idéale, à roue horizontale, à axe vertical ? Nous en donnons l'indication aux chercheurs : il y a là des données naturelles évidentes pour résoudre le problème de l'aviation.

Déjà, d'assez nombreux inventeurs ont fait des recherches dans un ordre d'idées analogue : mais ils ont plutôt cherché à imiter l'oiseau que la plante.

Lilienthal, en Allemagne, construisit, il y a quelques années, un oiseau mécanique volant et fit, non sans succès, du vol plané : il périt victime de ses audacieux et méritoires efforts.

Plus récemment, en France, le capitaine d'artillerie Ferber, des troupes alpines, a construit et expérimenté l'aéroplane que montre notre dessin (fig. 2). Il avait 8 mètres d'envergure, 15 mètres carrés de surface et 3 mètres seulement de hauteur. Essayé à Nice, il donna d'utiles indications sur le troublant problème.

Depuis lors, le capitaine Ferber a abandonné la forme trop instable de l'oiseau-volant de Lilienthal pour adopter les surfaces planes des cerfs-volants savamment préconisés par l'ingénieur américain Chanute.

Tout cela est intéressant, instructif, attrayant. Mais n'oublions pas la curieuse "leçon de choses" qui nous est donnée par la simple graine de chardon.

Développez vos muscles ! disent les partisans et propagateurs des diverses formes et variétés d'"exercices" ! Ne méconnaissez point le sage précepte : "mens sana in corpore sano !"

Pour cela, on a combiné bien des appareils qui permettent un entraînement journalier de gymnastique de chambre.

Un inventeur simpliste, sans vouloir diminuer en rien les mérites des systèmes perfectionnés

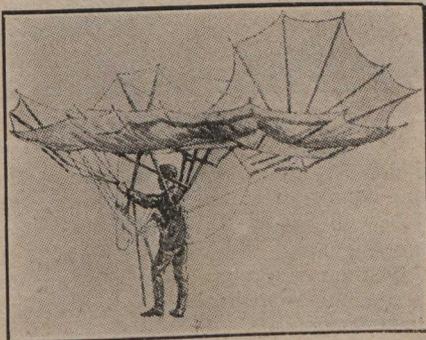


Fig. 2.—Un aéroplane expérimenté à Nice par le capitaine d'artillerie Ferber

que l'on préconise, dit que l'on peut obtenir d'excellents résultats avec la combinaison élémentaire que montre notre dessin. Il s'agit d'un ballon dur, en caoutchouc, relié à un cordon élastique, en caoutchouc aussi, que termine une petite poignée en bois.

L'exercice se conçoit tout seul : on lance le ballon, on le reçoit d'un coup de poing vigoureux : c'est la boxe sous un aspect spécial. Ainsi, diront

les philosophes, s'est transformée, à notre époque fougueusement sportive, l'innocent bilboquet.

Nous avons parlé dans notre dernière petite revue scientifique des évolutions d'un canot à dix rameurs, sur piste, effectuées dans un arsenal des Etats-Unis. Rappelons que, sans aller jusqu'à cette combinaison purement mécanique, on a vu déjà des sortes de vaisseaux terrestres se prêter à d'intéressantes applications.

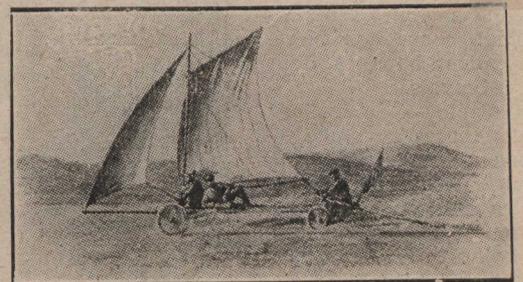
Les Chinois font volontiers usage de brouettes à voiles.

Aux Etats-Unis, dans les régions froides, on arme, en hiver, des "iceboats", sortes de yachts à voiles, montés sur des patins, qui font de belles courses sur la glace ou sur la neige durcie.

Dans l'Etat d'Ohio, à Rosamond, MM. Hoyt ont pris possession pour tout de bon de la terre en équipant le yacht à voiles que montre notre dessin et qui leur sert couramment d'automobile pour visiter des mines qu'ils exploitent à quelques kilomètres de distance.

Il consiste en un châssis en bois élémentaire monté sur des roues en métal de quatre-vingts et cinquante-cinq centimètres de diamètre : la longueur du yacht est de quatre mètres trente centimètres ; sa voilure se compose d'une misaine portée par un mât de quatre mètres cinquante de hauteur et d'un foc. Le pilote, placé à l'arrière, gouverne au moyen d'un espar traînant sur le sol et dont les mouvements se combinent avec les manœuvres de voilure du foc exécutées à l'avant.

En thèse générale, d'après ce que l'on rapporte, la vitesse réalisée ainsi est de trente à quarante milles à l'heure : mais, elle a pu atteindre quatre-vingts milles par les beaux coups de vent du désert de l'Ohio, où l'on n'a à craindre



Un yacht terrestre à voiles, dans l'Ohio, aux Etats-Unis, pouvant marcher à la vitesse de vingt lieues à l'heure

aucune contravention pour excès de vitesse. On dit aussi que le yacht terrestre chavire de temps en temps et se fait des avaries ; mais, il en est plutôt fier : cela lui donne de la ressemblance avec ses congénères qui vont sur l'eau et qui ont sur lui le désavantage d'échouer au port au lieu d'y arriver.

L'USAGE DU TELEPHONE DANS LA CHIRURGIE

On utilise, paraît-il, depuis quelque temps, le téléphone dans les hôpitaux de Londres pour sonder les blessures faites par des balles ou des projectiles métalliques. A cet effet, au moyen de fils, on relie à un récepteur téléphonique d'une part la sonde, d'autre part une plaque de métal que l'on applique sur le corps du blessé en interposant une éponge mouillée ou une feuille de papier buvard imbibée de façon à réaliser la conductibilité.

Le chirurgien a le récepteur téléphonique adapté à ses oreilles par un serre-tête. Lorsque la sonde touche le fragment métallique dans la blessure, le circuit se trouve fermé, et le téléphone bourdonne d'une façon indicatrice.

Un inconvénient de cette méthode, c'est qu'elle ne donne pas de résultat dans le cas où le métal de la sonde et celui du corps étranger sont identiques. Aussi, le chirurgien prudent doit-il opérer avec des sondes de différents métaux.

L'exploration par le téléphone a déjà été indiquée aussi dans des circonstances autres, notamment pour la recherche des défauts dans les pièces métalliques.

—Le docteur B... ordonne une potion à un de ses clients.

—Combien de cuillerées par jour ? demande le malade.

—Le moins possible.

SAUVÉ PAR SON SINGE

De même qu'il est parfois des accidents des plus bizarres, il y a aussi des sauvetages extraordinaires. Un correspondant, qui a failli perdre la vie en cette circonstance dramatique, nous fait savoir comment il put être sauvé. Et ce sauvetage est assurément un des plus originaux qui se puisse connaître.

La journée avait été excessivement chaude. C'était assurément une des plus lourdes que j'ai jamais endurées, depuis nombre d'années que je remonte ce Sénégal pour la traite.

Ce mot traite, bien entendu, ne signifie pas, comme on peut le croire, vente et achat d'esclaves, mais seulement trafic ordinaire de pièces de guinée, d'ivoire, de cuir, etc., poudre d'or, d'arachide, les fameuses cacouètes.

J'habitais dans une maison de bois, recouverte de chaume, de feuilles aquatiques reliées par des branches de palmiers.

La compagnie a élevé de poste en poste des maisons de ce genre, à distance d'étape d'un jour de nage, entre les centres où se trouvent les factoreries plus sérieusement installées.

J'étais donc dans une de ces maisons de halte étendu sur mon lit, me tournant et me retournant, cherchant d'un côté et de l'autre le sommeil qui ne voulait pas venir.

J'avais avec moi un singe, recueilli en route, et qui m'était assez fidèle à cause des sucreries, des bananes dont je le gavais.

Ce golo — en woloff, golo veut dire singe — pour se montrer sans doute supérieur aux noirs qui couchaient dehors sur le sable, s'était avisé, lui, de venir passer ses nuits dans ma maison de bois.

Il avait choisi un coin, où les nègres, sans rancune, avaient disposé pour lui un peu de paille. Et là mon golo dormait d'un sommeil que plus d'une fois je lui ai envié.

Mais, contre son habitude, ce soir, golo ne dormait pas plus que moi.

Il dormait même beaucoup moins, car il se mit à remuer, à gambader dans la pièce d'une façon inquiétante.

Mais l'heure était venue où le corps, accablé, finit par tomber dans un assoupissement irrésistible... et je dormis. Tout à coup, des cris stridents, des grincements épouvantables, un bruit infernal me tira de ma torpeur.

—As-tu fini, golo ! criai-je, furieux. Vas-tu me laisser dormir à la fin ?

Les cris redoublent, accompagnés d'un sifflement que je reconnus aussitôt.

Je me dresse, terrifié, épouvanté, et demeure un moment sans pouvoir penser à quoi que ce soit, comme pétrifié par ce spectacle.

Mon singe, mon golo, que j'invectivai, se battait avec un énorme serpent, un des terribles najas.

Cet animal a beau être un ancien dieu de l'Égypte, il est épouvantable. Sa taille atteint parfois 16 pieds... Il chasse les petits animaux, les rats, les lapins, et vient dans les maisons, où il croit trouver des souris.

Il se loge durant le jour dans la toiture, et descend à la nuit.

S'il n'attaque pas l'homme, il ne le fuit pas et se défend très vigoureusement. Il entoure sa victime, l'étouffe, quand sa morsure n'a pas donné la mort assez promptement.

Il est probable que mon golo avait deviné, senti ou aperçu ce najas... ce cobra, comme il vous plaira de l'appeler, qui avait sans doute élu domicile au-dessus de ma tête.

De là son inquiétude anormale que je ne comprenais pas.

Croire que, comme un bon chien, mon golo s'était précipité sur le monstre pour me protéger, c'est douteux.

Le singe ressemble trop à l'homme pour avoir de ces dévouements.

Je pense qu'ayant peur d'être attaqué lui-même, il s'était précipité sur l'ophidien, d'ailleurs avec une adresse de singe, on peut le dire.

Il avait sauté dessus par derrière, et serrait dans ses quatre mains, de toutes ses forces, le serpent, comme s'il voulait l'étrangler.

Puis, à coups de dents il déchirait furieusement



Mon singe se battait avec un énorme serpent

la peau de la région cervicale... des premières côtes, que le serpent, dans sa rage impuissante, gonflait tant qu'il pouvait.

Ce duel original et éminemment dramatique devait se terminer mal pour mon golo, que le serpent, forcément, allait enrouler et étouffer dans ses anneaux puissants.

D'un autre côté, je ne pouvais tirer un coup de fusil sans risquer de blesser mon singe.

Fort heureusement, les noirs avaient oublié une hachette dans ma maison. J'ai cogné sur le serpent comme sur un tronc d'arbre, et j'ai fini par le couper en deux.

Quand mon golo vit son adversaire en deux morceaux se tordant à terre, il sauta sur moi, de mon épaule il bondit au plafond, où il se cramponna, attendant la fin de l'agonie du terrible ophidien.

JOE TRAVELER.

CONSEILS PRATIQUES

MANIÈRE DE PERCER L'ACIER TREMPÉ. — Il arrive souvent que le mécanicien est obligé de percer des pièces de machine trempées, telles que couteaux, plaques, carabines, coins, etc., mais le meilleur foret n'a pas de prise sur le métal. Pour arriver rapidement au but désiré, il faut se fabriquer un foret en acier fondu, chauffer la pointe lentement jusqu'au rouge vif, puis enlever les étincelles et scories qui peuvent s'y trouver et plonger rapidement l'extrémité de la pointe dans du mercure. Après cela, on laisse le foret entier se refroidir dans l'eau froide. Il n'est pas nécessaire de faire revenir le foret. Ce petit instrument, préparé ainsi, est d'une solidité à toute épreuve et permettra de percer les matières les plus dures.

PROTECTION DES ANIMAUX DE TRAVAIL CONTRE LES MOUCHES. — Il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux cultivateurs comment on peut facilement protéger les animaux contre les piqures de taon et autres mouches, au moyen de l'huile, ou plutôt de la graisse de laurier :

Faire bouillir, pendant cinq minutes, une bonne poignée de feuilles de laurier dans environ 4 livres de saindoux. Il suffit de graisser un chiffon de drap avec ce saindoux et de frotter dans le sens du poil tout le corps du cheval ou du bœuf, au moment de le mener au travail. La Société protectrice des animaux devrait bien propager cette pratique, bien ancienne et pas assez connue.

POUR CONSERVER LE GIBIER. — On peut d'abord conserver le gibier par le charbon, qui est l'un des meilleurs agents de la désinfection, d'après le "Chasseur illustré". Après avoir vidé soigneusement le gibier, on y introduit de menus morceaux de charbon. Extérieurement, on l'entoure de plantes odoriférantes ; la sauge, le laurier, l'absinthe, la menthe, le thym, le serpolet, etc., conviennent parfaitement. Ces plantes ont la propriété d'écarter les grosses mouches et de les empêcher de déposer des œufs. La fougère et l'ortie, au dire de certains, peuvent très bien remplacer ces plantes. Mais

elles sont sûrement moins efficaces. On lave les plaies avec un peu d'eau salée, dont on imbibe même la chair vive. Mieux encore, au lieu d'eau salée, on emploie de la bonne eau-de-vie. Maintenant, on conserve fort bien le gibier en l'enveloppant soigneusement dans un linge imbibé d'un mélange en parties égales d'acide pyroligneux et d'eau pure. Encore un troisième procédé : sans vider le gibier, on le place dans des tonneaux qui sont remplis de blé, d'avoine et d'orge. Il faut que la couche de grain surmontant le gibier ait une épaisseur d'au moins dix centimètres. Il est indispensable aussi que, dans l'intérieur du tonneau, le gibier n'en touche ni le fond ni les parois.

DESTRUCTION DES CHENILLES. — Prenez du soufre sublimé ou trituré très fin ; à l'aide d'un soufflet, saupoudrez-en les arbres malades (arbres fruitiers ou rosiers). Vous verrez immédiatement les chenilles se tordre, lâcher prise et tomber mortes sur le sol.

CAMBRIOLEURS MÉLOMANES et ARTISTES

L'idée que l'on a généralement que la plupart des malfaiteurs ne sont que des brutes sans éducation, dont toutes les aspirations ne vont pas plus loin que le crochetage d'une "lourde" ou la "descente d'un pante", cette idée est fautive, comme tant d'autres idées courantes.

Un policier anglais raconte que, dans sa carrière, il avait pu étudier de près bon nombre de cambrioleurs, et qu'il en avait beaucoup rencontré qui étaient réellement des gens de valeur, avec des goûts et des aptitudes qui, mieux employés, auraient pu faire d'eux des hommes utiles, sinon célèbres.

LE VIOLONISTE

D'une manière générale, nous avons tous une inclination favorite, et un vulgaire filou peut avoir très bien la passion de la musique, du théâtre, des choses intellectuelles, composer même des vers.

Le roi des cambrioleurs de Londres, feu Charles Peace, n'aimait rien tant que de rester chez lui, dans sa jolie maison de Peckham, et de jouer du violon ; c'était un dilettante tout à fait distingué.



Ce voleur avait la passion de la musique ; outre un piano de prix, il possédait une guitare espagnole qui ne valait pas moins de mille francs. Sa boîte à violon lui servait à dissimuler ses outils de cambrioleurs quand il allait dehors "pour affaires".

LE PIANISTE

Quelquefois, c'est justement la main innocente d'un voleur qui le fait prendre. Tel a été le cas d'un de ces messieurs, qui, comme Peace, avait l'oreille musicale. Celui-ci adorait jouer du piano. Une nuit, il avait forcé la porte d'une maison dans laquelle se trouvait un magnifique Erard à queue.

Après avoir terminé ses opérations, et fait un paquet de tout ce qui valait la peine d'être em-



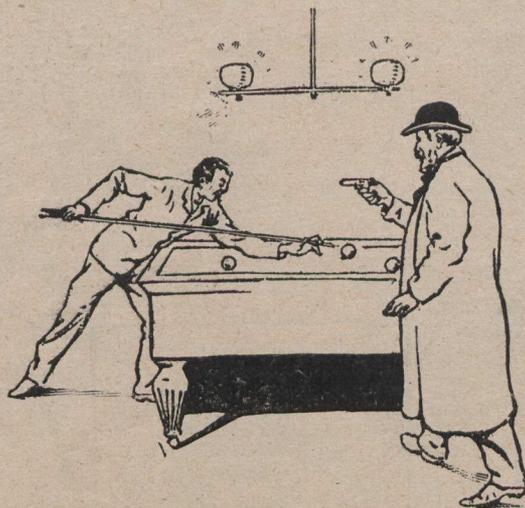
porté, prêt à partir, il ne put résister à la tentation d'essayer le piano.

Sans doute, il joua doucement, mais assez fort

toutefois pour donner l'éveil au voisinage, et il se fit pincer pendant qu'il exécutait une mélodie de Schumann. Il est maintenant dans un endroit où il n'y a pas de pianos.

PASSIONNE POUR LE BILLARD

Une mésaventure à peu près pareille est arrivée à un visiteur nocturne qui avait un goût trop prononcé pour le billard. Lui aussi, après avoir



d'abord accompli son petit travail, voulut se donner une distraction dans la salle de billard ; il ferma les persiennes, alluma le gaz et s'offrit "cent points".

Malheureusement pour lui, le maître de la maison vint à rentrer, et, entendant le bruit insolite des billes, à cette heure nocturne, — il était 2 heures du matin, — il voulut en chercher la cause, en compagnie d'un revolver. Le cambrioleur avait "manqué de touche". Il fut livré à la police et condamné à cinq ans de réclusion.

CARICATURISTE

Il n'est pas rare qu'un voleur laisse derrière lui quelque dessin insultant ; il arrive souvent que la muraille lui sert de papier, et un morceau de charbon de crayon ; mais il est rare que ces esquisses soient des oeuvres d'art, comme l'étaient celles d'un cambrioleur artiste, il y a quelques années. Il s'amusa à dessiner au crayon



des scènes comiques sur des feuilles de papier. C'était non seulement bien dessiné, mais il y avait dans ses compositions une note personnelle très caractéristique.

Un journal comique, auquel, dans un moment d'ambition, le voleur artiste avait porté ses dessins, les avait acceptés et publiés. Ils tombèrent sous les yeux d'un policier qui reconnut dans ces dessins la manière du cambrioleur-artiste qu'il filait depuis plusieurs années. Il se rendit au journal, se fit donner l'adresse de l'artiste, et le trouva dans un charmant atelier orné de meubles, de tableaux, de tapisseries, d'objets d'art volés. Notre cambrioleur a sans doute regretté plus d'une fois sa tentative de gagner honnêtement quelques louis.

MECANICIEN ET INVENTEUR

Pour acquérir quelque supériorité dans la profession de cambrioleur, il faut avoir une tournure d'esprit très inventive. La plupart des grands voleurs imaginent et souvent construisent eux-

mêmes les plus délicats des outils dont ils ont besoin. Quelques-uns de ces instruments sont de merveilleuses pièces de mécanique : par exemple, ceux qui servent à forcer les serrures des coffres-forts.

On sait que l'homme qui les a inventés aurait pu fournir au monde d'utiles et d'ingénieuses idées qui auraient certainement assuré sa fortune.

SECRÈTES FIANÇAILLES

"Y a-t-il vraiment des fiançailles secrètes ?" se demandent quelques-uns de mes lecteurs ; mais, certainement, il en existe, et beaucoup plus qu'on ne l'imagine en général ; mainte mère de famille qui croit son enfant libre de tout lien serait bien étonnée, bien contrariée aussi, sans doute, d'apprendre qu'elle a déjà échangé de graves promesses sans avoir pris ses conseils.

La chose se produit simplement, par l'entraînement de la jeunesse et la généreuse étourderie des coeurs naïfs.

Deux jeunes gens se rencontrent souvent : au bal, au tennis, dans des réceptions diverses ; ils se plaisent, les occasions de se parler sont fréquentes ; dans ces moments d'intimité, un incident insignifiant peut faire naître un aveu : que les mains se frôlent seulement et la jeune fille rougit, le jeune homme se trouble, cette gêne délicate leur semble l'indice d'un profond amour ; et, sans prendre le temps de réfléchir, de consulter quelqu'un, sans laisser le loisir de s'étudier sincèrement, tous les deux, avec une spontanéité d'enfants, se lient !

Ce mystère même donne à leurs fiançailles un charme étrange ; il leur plaît d'être enchaînés de pour toute leur existence, quand tout le monde autour d'eux les considère encore comme des enfants sans secret et sans arrière-pensée.

Il n'y a eu dans leur conduite aucune préméditation ; une boucle de cheveux, la courbe conquérante d'une moustache, un rien délicieux a subitement déterminé l'explosion. Les bons conseils de leurs parents et ceux de Mme Elise les avaient trop bien avertis des précautions à prendre dans le choix d'un époux, pour qu'ils aient pu se dire délibérément : "Cet après-midi, ce soir, entre deux danses, je me lierai à jamais avec une personne que je connais à peine." Du tout.

Ils ont subi un entraînement et, mirage merveilleux, dès qu'ils se sont plu, ils ont cru, de la meilleure foi du monde, qu'ils se connaissaient véritablement l'un l'autre.

Le temps passe ; pour le jeune homme, il s'agit de choisir une carrière ; pour la jeune fille, de s'établir ; des circonstances indifférentes se coalisent pour les séparer. Ils se voient moins, ils s'écrivent ; leur désespoir se traduit en phrases passionnées et imprudentes. Quand les parents sont mis au courant de ces fiançailles secrètes, cette tendresse soudain révélée leur paraît souvent trop profonde, trop "avancée" pour qu'ils osent s'y opposer.

Le mariage s'accomplit, et songez que, de part et d'autre, le choix a été fait sans réflexion, dans un éclair d'émotion ; les parents sont obligés d'accepter ce que les enfants ont étourdiment conclu.

Cette union sera-t-elle heureuse ? C'est peu probable, car la belle fidélité de deux jeunes gens engagés en secret peut fort bien n'être qu'un entêtement sentimental et romanesque n'assurant en rien leur confiance future.

Quel remède préventif doit-on indiquer pour ce genre de mal ? La meilleure précaution à prendre, c'est d'inspirer aux enfants une confiance aveugle en leurs parents.

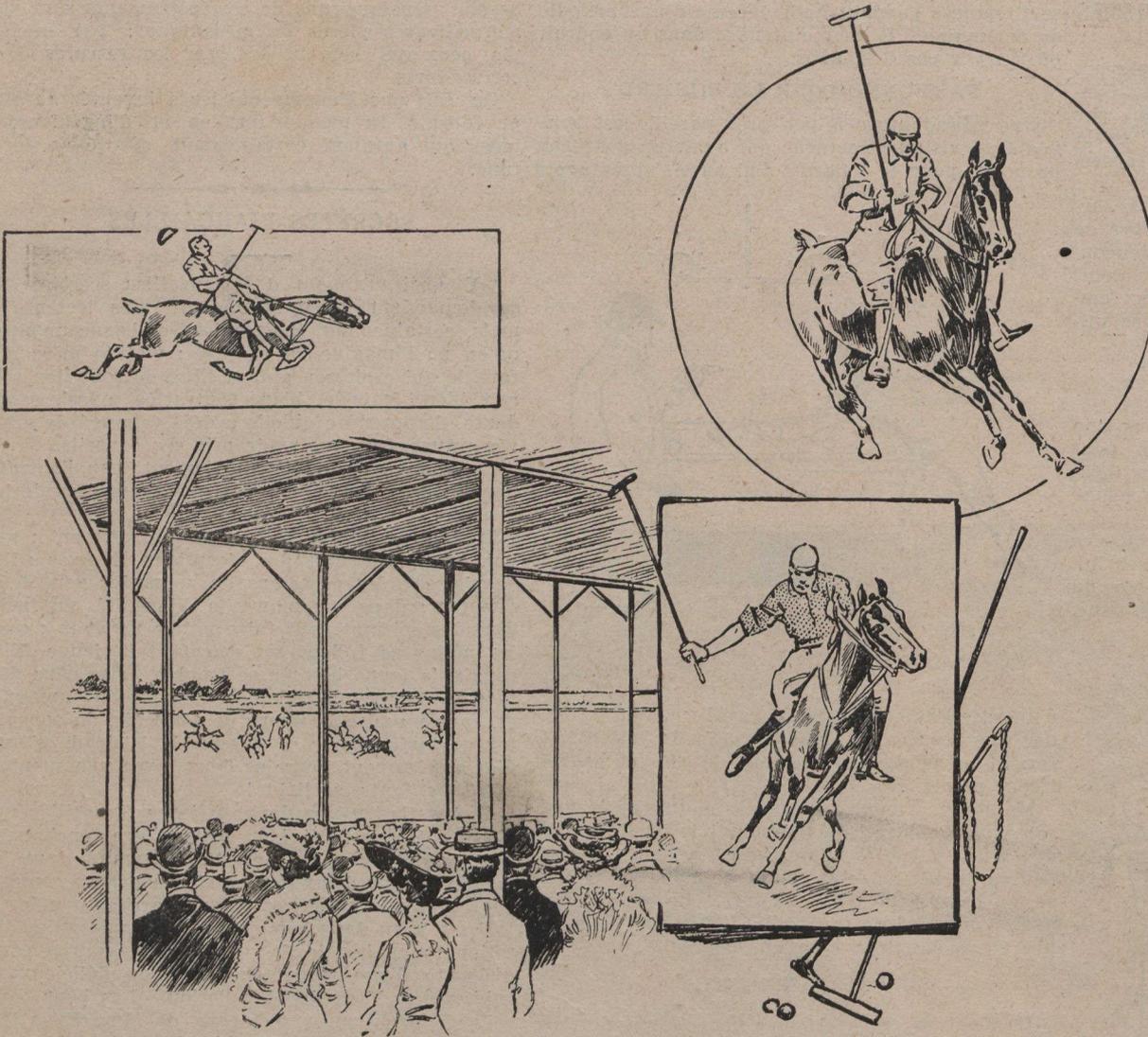
Au lieu de les traiter en bêtes qui ne peuvent encore songer à s'établir, la mère leur parlera souvent de leur futur mariage et les mettra surtout en garde contre cet entraînement juvénile qui néglige le contrôle de l'expérience maternelle.

Qu'elle se rassure, cette conversation ne sèmera pas dans le jeune cerveau des rêveries prématurées ; toutes ces pensées romanesques y sont écloses déjà ; il faut qu'elle s'en empare, qu'elle les remette au point, et, surtout, il faut que, par son indulgence éclairée elle provoque toutes les confidences.

Les parents pourront rompre ou encourager à leur gré ces fiançailles secrètes révélées au début ; au bout de deux ou trois ans, il faudrait les accepter sans examen.

Mme ELISE.

LE POLO À SAINT-LAMBERT



SCÈNES DE LA JOUTE DE POLO À SAINT-LAMBERT

Le club de Polo "Montréal" vient d'être défait dans sa partie annuelle avec les joueurs de Toronto. Disons cependant qu'il a été vaincu avec honneur, car le score fut de 6 à 3. Ces chiffres disent par eux-mêmes que le club local a fait bonne figure et qu'il peut être satisfait du résultat de ses efforts.

Les deux clubs jouèrent pendant cinq périodes de dix minutes chacune, séparées par un repos de quelques minutes.

Les évolutions des cavaliers furent fort admirées par la foule, qui ne ménagea pas ses applaudissements. La lutte fut très excitante et procura de vives émotions.

Les équipes se composaient comme suit :

Montréal. — A.-E. Ogilvie, Georges Simard, Frank Meighen et le Dr Mignault; substitut, Major George-R. Hooper.

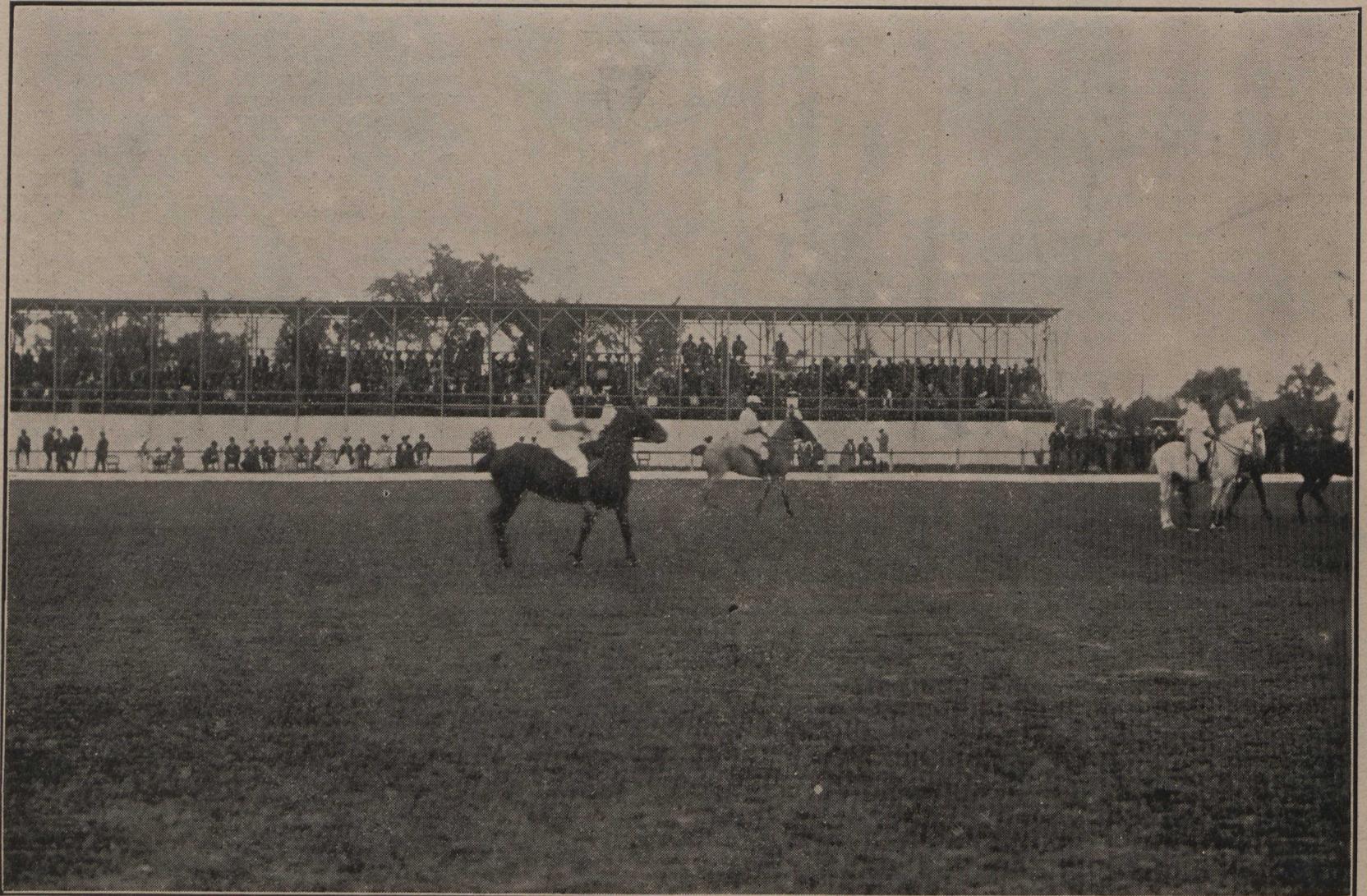
Toronto. — A.-D. Beardmore, Capt. Emsley, Capt. Straubenzie et lieutenant-col. Lessard; substitut, Ewart Osborne.

Umpires. — MM. P.-A. Beaudoin et W.-R. Miller.

Juges. — MM. R.-A. et Archie Allan.

Montréal débuta très bien, comptant deux points dans la première période. Après cela, cependant, les joueurs de Toronto furent les maîtres du terrain, et ils ne furent pas lents à égaliser le score. Dans la quatrième période, ils comptèrent rapidement trois points en succession et s'assurèrent de la victoire.

Le Dr Mignault se fit remarquer par son jeu effectif. Il joua une partie phénoménale et fut l'étoile de son club.



JOUTE DE POLO ENTRE LES CLUBS DE TORONTO ET MONTRÉAL, À SAINT-LAMBERT

Photo Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis



Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis

VUE PRISE LORS DU RÉCENT PIQUE-NIQUE DES ARTISANS AU MONT-ROYAL



Photo. H. Larin, 1572 Notre-Dame

GRUPE PRIS LORS DE LA DERNIÈRE EXCURSION DES INSPECTEURS DES MANUFACTURES AU BOUT-DE-L'ILE

LES SUPPLICES EN CHINE

Le voyageur, non pas celui qui a traversé presque à la hâte quelque partie de la Chine ou qui est resté dans la sphère diplomatique, mais celui qui a vécu un temps assez long parmi le peuple chinois, a pu trouver l'objet d'une étude émotionnante, dans le spectacle de la justice et des supplices en Chine.

Les mandarins mêmes sont soumis à des pénalités, qu'il est curieux de relater, bien qu'elles ne soient pas aussi bizarres et aussi cruelles que celles infligées aux simples Chinois.

Lorsqu'un mandarin a forfait gravement, il est condamné à mort par strangulation. S'il occupe un très haut rang dans le mandarinat, comme celui de vice-roi ou de trésorier provincial, l'Empereur, parfois, lui envoie comme un ordre muet, une symbolique corde de soie, ou seulement un morceau de soie. Cela signifie : "Punissez-vous, exécutez vous-même la sentence que vous méritez". C'est un reste de clémence de la part de l'Empereur, car il est, pour le mandarin, plus honorable de se pendre que d'être pendu. Les mandarins inférieurs n'ont jamais ce privilège de se finir eux-mêmes ; sommairement, on leur coupe le cou...

Lorsque les recettes d'un mandarin chargé du fisc sont inférieures aux dépenses, il doit combler la différence, et, au besoin, le gouvernement "recherche sa maison" ; ce qui veut dire que l'on fait une enquête sur les biens qu'il peut posséder ; le trésorier provincial se jette là-dessus, ou encore, il supprime un ou plusieurs mois de traitement de ses subordonnés.

Il y a dans la police chinoise une curieuse section dont l'existence fait que l'on pourrait écrire en Chine aussi le "Vidocq roi des voleurs et roi des policiers". D'anciens escarpes, pris en flagrant délit de vol et jugés capables de montrer une grande adresse, sont acquittés sur une promesse de bonne conduite et employés à chasser les autres voleurs. Mais voici ce que le peuple chinois pense de cette sorte de policiers : ils sont de tous les cambriolages ; ils aident les voleurs à se soustraire à la police régulière. Devant l'impuissance des efforts tentés par celle-ci, les "chasseurs" sont appelés. Naturellement, ils découvrent les coupables et reçoivent en récompense une part des objets volés que l'on a pu retrouver. Ils sont pratiques, "touchent" des deux mains ou des deux côtés, comme l'on voudra.

En général, la nuit, ce sont des soldats réguliers qui, théoriquement, font la patrouille et arrêtent les voleurs au moment où ils sortent des maisons avec leur butin. Les soldats doivent rendre aussi les objets volés à leurs propriétaires et livrer les coupables entre les mains du juge local. En réalité, soldats et voleurs se partagent les dépouilles.

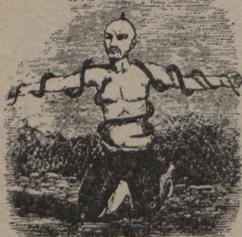
Lorsque les bandits ont assassiné quelqu'un dans la rue, leur crime devient pour eux une occasion de chantage. Ils transportent la victime devant la maison d'un homme riche. Là, ils vocifèrent et jurent qu'ils vont le dénoncer, et ils menacent, dans leur feinte colère, de défoncer la porte. Si le riche est un homme timide et craignant le bruit, les enquêtes, le scandale, il paie et les bandits sont contents...

Au reste, en Chine, la justice ne recherche pas les assassins quand aucune plainte n'est portée.

Il y a, chez les Chinois, pour les délits ou les crimes, des châtements "légaux" et des châtements "extra-légaux".

La première catégorie se subdivise elle-même en supplices "inférieurs" et supplices "supérieurs".

Parmi les "inférieurs", il y a le supplice de la "cangue". On sait que



Les serpents d'eau sont des tubes d'étain qu'on remplit incessamment d'eau bouillante. Ce supplice est si atroce qu'il rend fou.

de bois que l'on passe autour du cou et que l'on ferme au moyen d'un cadenas. On enlève la cangue pour la nuit. Le coupable qui est frappé de cette peine porte, autour de son front, une pancarte indiquant la faute qu'il a commise. Durant le jour, on attache le coupable avec la cangue, dans une rue, généralement près de l'endroit

où il a forfait. Il y a aussi le supplice de la "gifle". Le coupable doit s'agenouiller ; l'exécuteur le saisit par les cheveux et, lui tenant ainsi la tête, lui applique sur les joues trente ou quarante gifles, au moyen d'un battoir de bois. L'on fait encore subir aux coupables un autre genre de flagellation. On les étend sur le ventre et on leur frappe les reins, dévêtus, avec un gourdin. On inflige quarante coups.

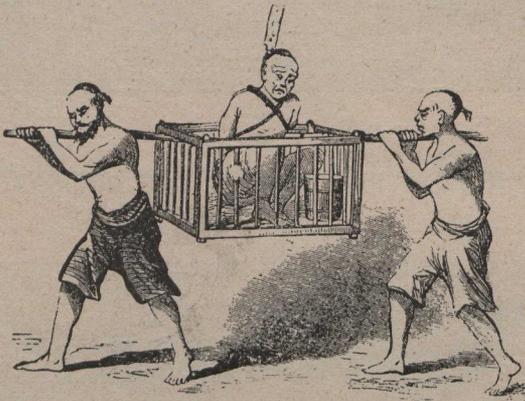
Lorsqu'il s'agit d'arracher des aveux aux incupés, l'on emploie le "serrement des doigts ou des chevilles".

Entre les doigts on interpose des baguettes de bois dur. A chaque main, on réunit les baguettes au moyen de cordes qui les font se rapprocher et presser douloureusement la chair et les os des doigts. De même pour la cheville ; on l'enferme entre deux bâtons, que l'on serre ensuite avec des courroies.

L'"emprisonnement", hors le cas où l'accusé est riche, constitue un châtement horrible. Car, outre la réclusion, il comporte la combinaison de tous les supplices reconnus par les lois et de tous ceux que peut inventer l'imagination des géoliers cruels.

Parmi les peines "supérieures", l'on compte la décapitation. Le condamné est porté au lieu du supplice dans une cage faite de lattes de bambou. Dans la cage se dresse un poteau auquel est attaché la tête du condamné, qui doit ainsi la tenir droite. Une baguette est fixée à sa tresse ; au bout de cette baguette flotte, en bannière, une feuille de papier sur laquelle est inscrite la cause de la condamnation.

Ensuite, on force le condamné à se mettre à genoux, à courber sa tête et à la soutenir dans ses mains, comme pour l'offrir à la justice. Avec un grand et large glaive, le bourreau tranche le cou. Il existe une autre méthode d'exécution ca-



Condamné conduit sur le lieu du supplice.

pitale. Le bourreau coupe à la victime la chair, au-dessus des yeux, des joues, la partie charnue des bras, les seins, de telle sorte que les débris, adhérents d'une part, tombent à terre de l'autre. Puis le bourreau fait une vaste ouverture dans le ventre. Il coupe enfin la tête et on la suspend dans un panier. C'est le supplice infligé aux femmes adultères prises en flagrant délit et aux parricides.

La strangulation constitue un supplice moins honteux, parce que le corps n'y est pas mutilé. Le condamné s'agenouille. On lui passe autour du cou une corde qui monte vers une poulie et dont le bourreau tient l'autre extrémité. L'exécuteur tire violemment la corde, et la strangulation s'opère. Parfois il la relâche, pour permettre au supplicié, s'il n'est pas mort, de respirer un peu d'air ; puis, recommençant la manoeuvre, il l'étrangle pour ainsi dire une seconde fois et renouvelle le supplice.

Le "bannissement hors des frontières de l'Empire" est la sentence portée contre les criminels d'Etat ou contre les fonctionnaires convaincus de malversation, lorsque leurs fautes ne semblent pas mériter la peine capitale. Parfois, il suffit, pour être frappé d'exil, d'avoir déplu à l'Empereur ou d'avoir acquis une trop grande popularité. Ce genre de bannissement peut n'être que temporaire. Il comporte aussi la confiscation totale ou partielle des biens de la victime.

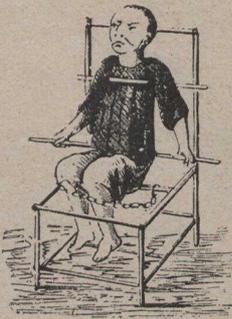
Il y a aussi l'exil à "trois mille lis" (douze cents kilomètres) du domicile de l'accusé. C'est le châtement des meurtriers, des voleurs récidivistes ou des grands criminels que leur fortune arrache à une sentence de mort.

Le bannissement à "mille lis" de leur domicile est infligé à ceux qui ont été surpris en des

jeux de hasard, ou parmi des rixes, ou encore dans des affaires véreuses.

L'on voit, en certaines villes de la Chine, des bannis venus d'autres endroits de l'Empire et qui portent le signe de leur condamnation.

C'est, le plus souvent, une tige de fer longue de plusieurs pieds ou une pierre de dix ou quinze livres, attachée au cou du proscrit par une chaîne de fer. Il porte la barre ou la pierre sur son épaule et la soutient avec la main. Quand il n'est pas vu sur la voie publique, il peut détacher le fardeau et se re-



Le supplice du sourcil fleuri consiste à tenir assis sur des baguettes le condamné pendant des semaines. Il en sort brisé.

poser. Les géoliers et les magistrats infligent aux accusés bien d'autres genres de supplices que ceux énumérés plus haut. Ces supplices sont dits "extra-légaux". La loi feint de ne pas les connaître.

Les géoliers inventent des tortures pour extirper de l'argent aux détenus, les juges pour leur arracher des aveux ou pour les punir davantage, en cas de rancunes personnelles.

Il existe un instrument de supplice à la dénomination singulière : "la charpente du sourcil fleuri". Cela signifie ironiquement que la douleur spéciale en cette torture oblige la victime à des grimaces de douleur et particulièrement à des froncements de sourcils. Les bourreaux chinois ont remarqué ce détail, en raffinés observateurs des tortures physiques.

Supposez un très grand bois de fauteuil, sans siège. C'est à peu près cela. Le patient doit entrer au milieu, mettre ses genoux sur la barre de devant, s'asseoir sur la barre postérieure ou sur une barre transversale au milieu. Il a les bras liés aux bras du semblant de fauteuil, et les plantes des pieds posées sur une mince barre, et toutes ces barres le coupent, sans déchirure de chair, ni effusion de sang.

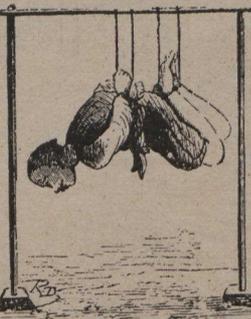
Un autre supplice : "le supplice du hamac", dont la dénomination est encore ironique. On suspend le patient à une barre horizontale qu'on fait passer sous son aisselle ; par exemple, sous l'aisselle gauche. Puis, le bras droit est passé sous le jarret droit et attaché ensuite au genou gauche, ainsi que la main gauche. Il n'est pas besoin d'analyser toute l'angoisse et toute la douleur de la victime figée en cette horrible conformation.

Il y a aussi le supplice de la "cage". Dans la grande cage formée de bâtons de bambou, le supplicié se tient droit. La tête sort de la cage par une ouverture pratiquée dans le haut, mais qui sert le cou comme un carcan. La victime a les mains et les pieds liés.

"La tête qui fume dans le tube" est encore une invention barbare. On place le patient dans une sorte de cheminée pas plus haute que lui. En bas, on brûle de l'encens ; la fumée montée arrive à la bouche et, ne pouvant aller plus loin et sortir, elle suffoque le prisonnier dans ce tube bientôt regorgeant d'une fumée opaque et meurtrière.

En certaines parties de la Chine, on emploie la chemise de fer. C'est une chemise en fil de fer très fin. On la serre sur la victime, de telle manière qu'entre les mailles la chair ressorte en petites proéminences. Avec un rasoir on coupe ces proéminences de chair.

Une autre invention de la cruauté chinoise est le supplice par le "serpent d'eau". Le serpent



Supplice du hamac. On laisse le malheureux suspendu ainsi jusqu'à ce que mort s'en suive.

est un tube formé d'un alliage où domine beaucoup de plomb. On l'enroule autour des bras ouverts en croix. Un autre tube semblable tourne autour du corps. Dans ces tubes, l'on verse de l'eau bouillante ; la brûlure produite est intense, et ainsi le "serpent d'eau" mord cruellement la chair du supplicié.

Et que d'autres supplices encore pourrions-nous citer !

ÇA ET LÀ

STATISTIQUE MONDAINE

Miss Roosevelt, fille aînée du président des Etats-Unis, vient de se voir interdire par les médecins l'accomplissement de tout devoir mondain. Pensez donc, que cette jeune Américaine a assisté, pendant l'année qui vient de s'écouler, à 408 dîners, 275 raouts, 171 bals et 680 thés d'après-midi. On a même calculé qu'elle a échangé 32,000 poignées de main et qu'elle a fait 1,643 visites !

UN RITE FUNERAIRE INTERESSANT

A l'époque reculée à laquelle les rois indigènes régnaient encore sur l'île de Ceylan, — appelée alors Serendib, — une coutume curieuse présidait à leurs funérailles. Le corps du monarque défunt était placé sur un char ouvert, la tête pendant si bas que les cheveux traînaient sur le sol. Dans cette posture, le cadavre était charrié sur les routes pendant trois jours, pendant qu'une femme, armée d'un balai, envoyait des nuages de poussière sur la tête ballante, tandis qu'un héraut, marchant à la tête du cortège funèbre, ne cessait de crier : "O hommes de Serendib ! contemplez celui qui, hier encore, était votre seigneur et maître ! Son règne a passé comme une ombre ; l'ange de la mort a soufflé sur lui et appela à lui son âme ; il l'a réduit à ce que vous voyez à présent devant vous ! Ne vous fiez pas aux choses incertaines de la vie !"

Le quatrième jour, on embaumait le corps avec du bois de santal, du camphre et du safran, après quoi on l'incinérât et jetait ses cendres au vent.

UN ELEPHANT QUETEUR

Dans les environs de Pondichéry, il existe un temple hindou très fréquenté où l'on célèbre le service divin régulièrement tous les matins. Lorsque les prêtres ont terminé la prière, un éléphant

un mariage... pas comme celui du voisin. La salle où se célébrait la cérémonie était ornée de peaux de serpents dont les vives couleurs éclataient parmi les guirlandes de roses et de lys ; on y voyait des peaux rouges, des peaux vertes, des peaux jaunes, toute la lyre reptilienne !



Pendant la réception donnée le soir du mariage, le nouvel époux, touchante attention, a montré à ses invités les plans d'une ferme à serpents, où, secondé par sa femme, il élèvera des reptiles, comme d'autres élèvent des chevaux de course ou des lapins. Il leur a présenté en outre deux pythons apprivoisés, longs de dix à douze verges, et qui errent chez lui en liberté.

Enfin, la jeune Mme Dittmars, en servant le thé à ses convives, avait passé à son cou sa couleur favorite, un joli serpent vert long de deux verges. Cette parure vivante a semblé d'un goût exquis ; la mode en pourrait venir l'hiver prochain à New-York...

Et n'oublions pas que c'est à cette même ville que nous devons déjà cette bamboula renommée qu'est le "cake-walk".

ANECDOTE SUR LEON XIII

Le pape Léon XIII avait choisi un de ses neveux, le comte P..., pour en faire le chef de sa garde-noble.

Ce gentilhomme, doué d'une prestance superbe et marié à l'une des femmes les plus charmantes de Rome, avait un grave défaut : il était joueur comme les cartes.

Plusieurs fois, le pape dut intervenir pour payer les dettes de son imprudent neveu, qui, chaque fois, promettait de s'amender. Mais il rejetait toujours et perdait... naturellement. Et il n'osait plus s'adresser lui-même au pontife.

Il se décida à lui dépêcher sa femme. Elle était toute mouillée de larmes, qui lui seyaient à merveille :

—Saint-Père et très vénéré oncle, dit-elle, faut-il payer ses dettes ?

—C'est un devoir capital, répondit le pape.

—Vous savez, reprit la dolente comtesse, que mon cher mari a été assez faible pour jouer encore et qu'il a perdu ?...

Le pape regardait avec une attention soutenue une mouche qui marchait contre la vitre.

La comtesse continua :

—Votre Sainteté sait encore que j'ai une belle voix... On a appris l'embarras où nous étions, et un impresario est venu me faire des propositions... des propositions avantageuses... Il est question pour moi de monter sur un théâtre... M'y autorisez-vous ?

La perfide laissait tomber un mot après l'autre. Elle comptait sur une explosion de colère, à la seule pensée de ce scandale unique : une nièce du pape paraissant sur les planches, devant la société romaine... Et elle ajouta hypocritement :

—Pour moi, j'en fais le sacrifice, puisque je ne vois pas un autre moyen de payer les dettes de mon cher mari...

Les yeux de Léon XIII se détachèrent de la mouche. Il semblait au comble de la satisfaction ; il frappa dans ses mains et prononça :

—Ah ! comme vous avez raison, ma chère fille... Je n'ai qu'un regret : je ne pourrai pas aller vous entendre !

POUR LES SOULIERS JAUNES

Par suite du frottement des vêtements, ou pour d'autres causes, les souliers en cuir jaune noircissent assez rapidement. Il paraît qu'on peut les débarrasser aisément de ces taches noirâtres. Pour cela, on enlève avec une brosse dure toute la boue ou la poussière qui peut se trouver sur le cuir, puis on promène à la surface de celui-ci une éponge trempée dans la benzine, en répétant l'opération au fur et à mesure que la benzine s'évapore. On essuie, on frotte ensuite plusieurs fois, et la couleur primitive reparait.

CROQUIS AFRICAINS (LA PAQUE DU BELIER)

Une des fêtes traditionnelles les plus curieuses chez les Marocains, c'est la célébration de la Paque du Bélier (Aid-el-Kébir), par laquelle on célèbre la commémoration du sacrifice d'Isaac, comme on l'appelle plus habituellement, ou le sacrifice d'Abraham, comme disaient avec plus de justesse les écrivains du XVIIe siècle, vu que ce n'était pas Isaac qui fut sacrifié, mais bien Abraham, dont le Seigneur exigeait la décision la plus pénible que l'on pût imaginer : celle de sacrifier son propre fils. Les Maures de Tanger et des autres villes marocaines célèbrent cette fête en se rendant en foule, les hauts dignitaires et les autorités constituées en tête, à un sanctuaire où le cadî, armé d'un cimeterre, en décharge un coup sur la tête du bélier. Aussitôt, et sans perdre un seul instant, deux Maures, recueillant dans un cabas le bélier à moitié décollé (décapité), se mettent à courir de toute la vitesse de leurs jambes vers la maison du cadî. Si le bélier y arrive encore vivant, les crédules Marocains y croient que l'année sera prospère et la récolte bonne ; mais si la victime ne peut résister à cette épreuve, ils en augurent que l'année sera néfaste. A cette cérémonie, outre les autorités et le peuple, assistent aussi les troupes impériales qui, aussitôt celle-ci terminée, défilent devant le cadî, lequel, nous le supposons pieusement, l'achèvera en mangeant le bélier symbolique.

POURQUOI IL Y A DES PUCES AU MONDE

Voici une légende qui, je crois, pourra amuser ceux qui s'intéressent aux choses curieuses qui arrivent quelquefois en ce monde. C'était au temps de Jésus-Christ, temps des miracles et des choses extraordinaires, comme chacun sait. Le Sauveur se promenait avec saint Pierre sur le bord de la mer, aux environs de la ville de... cela importe peu à l'affaire. Ils se promenaient donc tout en causant, lorsqu'ils trouvèrent sur la plage une jeune femme à l'air ennuyé, qui contemplait mélancoliquement les vagues de la mer venant échouer à la limite que leur traça le Créateur. Jésus, s'adressant à cette femme, lui dit :

—Eh bien ! pourquoi ne travaillez-vous pas ?

Lorsqu'on est jeune comme vous on ne doit jamais perdre une minute...

La femme, rouge de honte, lui répondit :

—Maitre, c'est parce que je ne sais que faire. Saint Pierre, s'adressant alors à Jésus, lui dit :

—Seigneur, trouvez une occupation à cette femme si vous ne voulez qu'elle meurt d'ennui.

Jésus, se baissant, ramassa un objet qui était à ses pieds, et jeta le contenu sur la malheureuse en lui disant :

—Tiens, voilà qui t'amusera.

En effet, cet objet était rempli de puces ! La pauvre femme eut assez de travail pour les tuer ; mais elle ne réussit à les exterminer toutes. Voilà pourquoi il y a encore de si vilains animaux.

MORALE. — Nous devons toujours avoir une occupation.

UNE CHAÎNE DANS UN ARBRE

En débitant une énorme pièce de bois provenant d'un tronc de chêne du Derby, on s'aperçut tout à coup que la scie s'émoissait et qu'un peu de fumée sortait de la partie entaillée. On changea de place la scie, qui fut arrêtée de nouveau peu après. On parvint cependant à diviser la masse ligneuse, au centre de laquelle on trouva une grosse chaîne de fer profondément encastrée dans le bois. Comment cette chaîne se trouvait-elle là ? Depuis combien d'années ou de siècles avait-elle été emprisonnée au milieu du tronc qui l'enroba complètement ? Nul ne le sait. C'est là un des petits secrets de la Nature.



conduit par un gardien du temple passe dans les rangs des fidèles et fait la quête au profit des pauvres. Il paraît même que ceux-ci en sont très satisfaits, car le pachyderme, très entêté de sa nature, insiste tellement qu'aucune personne ne sort du temple sans laisser son obole.

LES PLACES PUBLIQUES D'EUROPE

A la suite d'un pari qui avait été fait sur la superficie des plus grandes places publiques d'Europe, un expert avait été chargé de l'établir exactement, et voici le résultat de son travail, fait d'après les données les plus authentiques :

Place Kléber, à Strasbourg, 33,000 pieds carrés ; place Saint-Marc, à Venise, 36,000 ; Trafalgar Square, à Londres, 60,000 ; place Saint-Pierre, à Rome, 63,000 ; Atmeidan, ou place de l'Hippodrome, à Constantinople, 75,000 ; place Auguste, à Leipzig, 87,000 ; place de Waterloo, à Hanovre, 98,000 ; place de la Concorde, à Paris, 260,000 ; place de l'Hôtel-de-Ville, à Vienne, 270,000 ; place Royale, devant le parlement allemand, à Berlin, 300,000 environ ; et enfin, le Champ-de-Mars, à Paris, 340,000 pieds.

ELEVEUR DE SERPENTS

Tout Yankee (la race, jeune et déjà blasée, l'exige) adore faire parler de lui ; l'Amérique est le pays de l'originalité outrancière.

M. Raymond Dittmars, fils d'un riche marchand, est grand collectionneur de serpents, empaillés ou vivants. Il épousait ces jours-ci miss Clara Hurd, et voici ce qu'il imagina pour avoir

POUR NOS LECTRICES

LES MODES MASCULINES

Vous êtes, mesdames, trop bonnes mères, soeurs et filles, pour ne pas étendre votre sollicitude, votre intérêt aussi curieux que bienveillant, aux modes concernant plus spécialement messieurs nos maris, nos frères, nos pères.

Pendant longtemps, les modes masculines, si elles n'étaient pas stationnaires, faisaient tout au moins peu de progrès. Elles pivotaient autour d'un certain centre immuablement ferme. Et personne n'aurait eu l'idée de toucher à ce centre, ferme comme un roc.

Si donc personne, pas même la Mode, ne s'attaque à ces parties fondamentales de la toilette masculine, quelque mère voyant partir un fils chéri, une tendre fiancée aura imaginé de tricoter avec ses jolis doigts fuselés une cravate en soie ou de broder un gilet à l'objet aimé. Cette idée, mise à exécution, elle fut aussitôt adoptée par grand nombre d'initiatrices, et voilà le point de départ des modes nouvelles.

La fantaisie — lisez la mode — permet donc et autorise pour ces messieurs des gilets de toutes couleurs. Ils seront couleur pourpre, reflèteront l'azur du ciel et se feront en toile nationale, en piqué, croisés ou fermés par un seul rang de boutons. Par exemple, les boutons seront de haute fantaisie, en corne, en nacre, en argent doré, tout en or, etc.

Les chemises d'hommes suivent cette même direction, et l'inspiration individuelle en est plus ou moins heureuse. Jugez, mesdames. Les chemises sont violettes ou bleu-marines, rose, ciel ou écru, ou en toile rayée blanche et bleue, avec des plis variés à l'infini. Le col et les poignets sont de la même couleur, mais comme le blanc a paru plus seyant, ces messieurs ont décrété que le col blanc serait, jusqu'à nouvel ordre, considéré comme plus "chic". Les formes de celui-ci diffèrent. Le col sera haut et rabattu ou cassé et col droit montant, selon le visage.

Par contre, la cravate est étroite, avec un noeud très petit, mais de couleur très voyante. Le noeud "papillon" se porte généralement avec le col rabattu ; la régale très amincie, longue, se met avec le col droit ou cassé, et cette régale sera si étroite qu'elle a l'apparence d'une ficelle, nom qu'on lui donne volontiers. Ces différents noeuds et cravates sont en soie, en canevas brodé, en soie souple ou en coton. La Mode veut, cette année, que le noeud ou la cravate soit assortie à la chemise, c'est-à-dire que les deux couleurs se confondent.

On a encore changé la forme des poches, placées en croissant ou longitudinalement ; mais ce n'est qu'un essai qui ne sera peut-être pas suivi.

Les couleurs à la mode, pour le complet, sont la serge bleu-marine rayée de rouge, le gris en général et tous les mélanges clairs et discrets, la serge noire et bleu-marine.

La jaquette, plus fermée que cet hiver, a tendance à se rapprocher de la redingote, qui, à son tour, s'amincit, se simplifie et se rapproche de la jaquette.

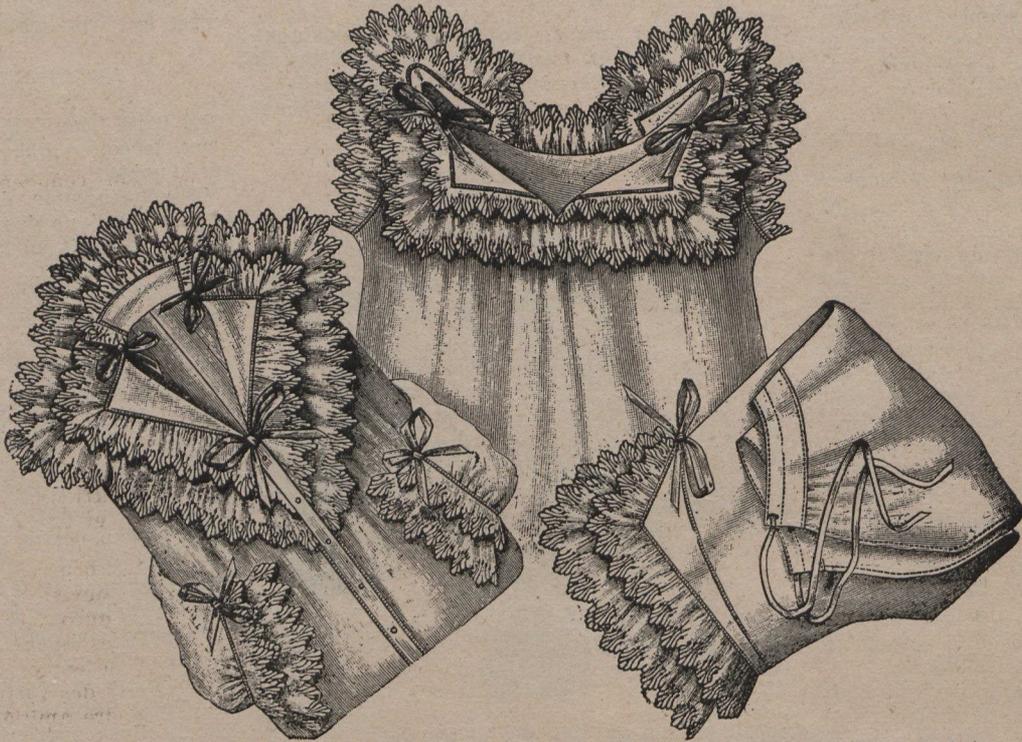
Le pantalon est étroit et droit, presque ajusté dans le bas. Les pantalons clairs sont très à la mode, et le blanc, à condition d'être très frais,

remporte le plus de succès. La forme du veston change peu ; on en fait en alpaga, léger, mat et noir, qui, au besoin, remplacent le "smoking", un peu abandonné.

Le paletot d'été adopte franchement la forme sacée avec un col de velours de même couleur que le paletot et les poches au niveau du coude.

Les gants sont en peau, nuance grise ou chamois, à un seul bouton ; les chaussures en toile blanche claquée de cuir jaune ou tout en cuir jaune ou daim gris ; pour les excursions, on parle d'une chaussure très légère, en toile imperméable avec semelle imperméabilisée, dont on dit un bien énorme.

Le chapeau de paille canotier se porte encore beaucoup, mais ses bords sont plus larges que ceux de l'année dernière. Le chapeau dit "Morès" se porte surtout dans les villes d'eaux en même temps que le costume de plage ou de tennis, en flanelle blanche.



1. Chemise de nuit avec revers pour dames.—2. Chemise de jour.—3. Pantalon avec garniture biaisée, avec broderie

PETITS ÉCHOS

LES ROBES AJOURÉES

Les robes ajourées font toujours fureur. A'nsi, les plus jolies, sans contredit, sont certainement celles en dentelles, et je citerai particulièrement le point de Venise et la dentelle d'Irlande ; puis viennent le Luxeuil et, passant rapidement devant toutes les autres dentelles fines ou épaisses, j'en arrive à la robe de broderie anglaise, complètement ajourée, d'un effet charmant dans son élégante simplicité.

SALLE DE SUICIDE

Le Dr Charles Jacobs, un spécialiste pour les maladies nerveuses, vient de demander à la municipalité de Chicago l'autorisation d'établir une "salle de suicide", où tous ses clients incurables qui voudront mourir pourront se tuer "confortablement".

Il y en aura pour tous les goûts : cordes, revolvers, instruments tranchants, gaz asphyxiants, poisons, et peut-être le fauteuil d'électrocution.

Le docteur a envoyé aux vingt-trois clubs de suicides des Etats-Unis son prospectus vantant l'excellence de l'installation projetée à l'usage des déserteurs de la vie.

Malheureusement, M. Harrisson, maire de Chicago, se refuse "pour le moment" à accorder la

licence demandée pour la salle de suicide. Malgré toutes les audaces du progrès américain, l'heure ne paraît pas encore venue aux édiles de Chicago d'autoriser l'application de l'ingénieux projet du Dr Jacobs.

LES EAUX MINÉRALES

Lorsqu'on n'est pas contraint par la nécessité de boire des eaux minérales, il est préférable d'avoir recours à une bonne eau de source, car la plupart des eaux de table sont trop riches en acide carbonique et en sels calcaires ; d'autre part, beaucoup d'entre elles sont falsifiées, et alors, ces eaux sont aussi dangereuses que celles de la distribution.

On ne devrait donc en prendre que sur avis motivé du médecin.

LES PARFUMS GUÉRISSEURS

Les journaux de Berlin annoncent, en ce moment, que la terrible tuberculose a été domptée, grâce aux travaux de Robert Schneider et de Sommerfeld. Ils ont soumis, depuis quelques semaines, les malades des hôpitaux à un régime d'atmosphères parfumées. Toutes les affections de poitrine sont améliorées, les bacilles de la tuberculose sont détruits par le parfum de l'eucalyptus. Des insuccès se sont produits seulement dans les expériences tentées avec des malades arrivés aux suprêmes périodes de la ptisie.

L'essence d'eucalyptus est simplement évaporée dans la chambre des malades. Par la respiration, les effluves parviennent sur toute l'étendue du tissu pulmonaire, les germes morbides sont détruits.

Beaucoup d'autres parfums obtiendraient le même résultat. Mais ils seraient plus coûteux. C'est pour cette raison sans doute qu'on a choisi l'eucalyptus.

Mais tous les parfums violents : camphre, cannelle, serpolet, girofle, thym, etc., agissent sur nos bronches, guérissent les coryzas, les laryngites, etc. Et toutes ces odeurs que la femme emploie pour créer son parfum personnel : violette, jasmin, foin coupé, ylang-ylang, rose, tubéreuses, etc., dont les amalgames constituent les spécialités renommées et célèbres, également sont des antiseptiques d'une puissance énergétique.

LAURENTIENNE.

LA PART DU CORDON BLEU

CONFITURES DE TOMATES. — Epluchez vos tomates, coupez en plusieurs morceaux, enlevez les graines, mettez au fur et à mesure dans un tamis, afin que l'excédent de jus s'écoule, pesez vos tomates, mettez même le poids de sucre, que vous faites fondre sur le feu avec un peu de jus de tomates, quand il forme sirup, ajoutez à vos tomates une gousse de vanille, le jus d'un citron, faites cuire de 20 à 30 minutes en tournant toujours. Dressez. Cette confiture ressemble à s'y méprendre à la confiture de goyaves.

SAUMON EN CAISSE. — Prenez deux tranches de saumon frais de l'épaisseur d'un bon demi-doigt : mettez-le mariner une heure avec de l'huile fine, persil, ciboule, une demi-gousse d'ail, une échalotte, le tout haché très fin, sel, gros poivre. Ensuite, vous faites une caisse de papier blanc, de la grandeur des deux tranches de saumon ; frottez le dessous avec de l'huile et la mettez sur un plat. Mettez le saumon dans la caisse avec tout son assaisonnement ; panez le dessus avec de la mie de pain, mettez cuire au four, ou sinon, vous mettez le plat sur un petit fourneau avec un couvercle de tourtière et du feu dessus. Quand le saumon sera cuit et le dessus d'une belle couleur dorée, vous y mettez un grand jus de citrons en servant.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE POT DE MIEL

(Histoire de gourmand)

(Avec naïveté.)

Jeanne a trois ans. Elle est gourmande...
Et, chaque jour, pour ce méfait,
Attrape quelque réprimande. —
Hier, voici ce qu'elle a fait :

(Mystérieusement, un doigt sur la bouche.)

Dans la cuisine, elle est entrée
En catimini, comme un chat,
Puis, a pris une cuillerée
De miel limpide et délicat.

(Décrire le pot avec geste.)

Le pot de miel était immense !
Profond comme un puits !.. C'est au fond
Qu'est le meilleur... Sans méfiance
Ma Jeanne y plongea son bras rond.

(Du ton d'une bonne farce.)

L'ayant enfoncé sans vergogne,
Jusqu'au coude et même plus loin,
Jeannette, toute à sa besogne,
Sondait, fouillait dans chaque coin.

Pour saisir un morceau solide,
Elle troublait, avec ses doigts,
Ce lac de topaze liquide,
Engluant comme de la poix.

(A voix retenue.)

Pendant qu'elle est très occupée —
— Le chat — entre tout doucement,
Et boit sa petite lampée
A la crème de grand'maman.

(En pressant le débit.)

Des poules, par la porte ouverte,
Voyant la miche de pain sec
Qui semble ainsi leur être offerte,
Entrent et piquent à plein bec.

(De l'air de quelqu'un qui a peur d'être surpris.)

Le petit gamin de la ferme,
Curieux — avance son nez : —
"C'est du miel que ce pot enferme,
Mamezelle ? donnez... donnez..."

(Avec sérieux.)

Jeanne, qui n'est point partageuse
Et distingue le mien du tien,
Se rebiffe et devient songeuse
En constatant que son bras tient.

C'est comme dans une féerie,
Quelque chose le colle au fond !

(Voix de tête.)

Elle est prise de peur et crie
A faire trembler le plafond !

C'est alors que la mère arrive,
Voit des voleurs plein sa maison,
Et sa justice expéditive
Les met bien vite à la raison :

(Avec sévérité.)

Au chat ! "Va-t'en, vilaine bête !
Et toi ?... veux-tu sortir ton bras ?"

(L'air penaud.)

"Je voudrais bien, dit la fillette,
Mais j'peux pas, m'man. M'man. j'peux pas !"

En délivrant le bras de Jeanne,
La maman, pour punition,
Dit : "Plus de miel en ta tisane,
Ni même à ta collation ;

Vous entendez, mademoiselle ?"
Jeanne, cessant de pleurnicher,
Tendit sa main :

(Une voix tremblante de larmes.)

"Maman, dit-elle,
Me permets-tu de la lécher ?..."

LA PETITE NANNY

Il y a quelques années, un pauvre homme avait
établi une crèmerie en plein vent, sous un gros
orme de l'une des contre-allées des Champs-
Elysées.

Antoine avait bon cœur et ne chassait jamais
les pierrots, qui nichaient dans le gros arbre et
descendaient en foule pour déjeuner des miettes
que les consommateurs laissaient tomber.



Patiemment, Antoine lui tendait quelque gourmandise

Une jolie pierrette, entre autres, avait pris le
marchand de café en grande amitié. Il la recon-
naissait à une petite huppe originale dont elle
était coiffée, et à quelques plumes plus foncées
qu'elle avait derrière la tête.

Dès que la boutique était ouverte, Nanny ac-
courait à tire-d'aile. C'était sa première prati-
que, et Antoine l'accueillait amicalement. Elle
payait très peu ; mais, en revanche, exigeait
beaucoup. Il la nourrissait de sa propre main ;
tenant patiemment la tasse de café, convenable-
ment refroidie, pour que mademoiselle pût boire
à son aise sans se brûler le bec, beurrant soigneu-
sement la tartine de la petite gourmande, puis lui
offrait d'imperceptibles miettes de sucre, qu'elle
dégustait de la façon la plus mignonne, fermant
à demi les yeux et tournant doucement la tête,
d'un petit air de béatitude tout à fait comique.

C'était de l'amitié sincère et désintéressée s'il en
fut jamais — du côté de l'homme surtout.

On était au printemps, l'orme verdissait et le
soleil, dégagé des vapeurs qui le font ressembler
un peu, l'hiver, à un fromage à la crème, réchauf-
fait de ses rayons le coin abrité où se trouvait la
petite boutique ambulante du marchand de café.
La nature était en joie ; cependant, les visites de
Nanny à son ami Antoine se faisaient rares et
courtes.

Il avait l'air affairé, mangeait avec hâte, ou
ne mangeait même pas du tout, si le déjeuner n'é-
tait pas prêt ; puis repartait en coup de vent,
sans que prières ou sollicitations pussent la rete-
nir : elle avait sans doute de grosses affaires en
train quelque part.

En effet, elle amena un beau jour à Antoine

toute une couvée de jeunes pierrots, mignons au
possible. Quels délicieux battements d'ailes,
quelles petites mines charmantes ! Le marchand
se crut, comme de juste, obligé de nourrir ces go-
siers insatiables, qui ne lui payaient qu'en piail-
leries son pain, son sucre et son café. Il se trou-
vait néanmoins amplement dédommagé par le
plaisir de voir Mme Nanny faire l'éducation de
ses enfants. Elle leur enseignait à voler — se
posant sur une branche peu élevée, ou même sur
le toit de la boutique de son ami ; elle les appe-
lait, les encourageait, les soutenait de la voix et
du bec. Elle leur apprenait à ramasser eux-mê-
mes la miette de pain tombée à terre, leur don-
nait la becquée tour à tour, sans préférences ni
passe-droits, et les petits suivaient la mère avec
des frémissements d'ailes si ravissants, qu'Antoi-
ne se pâmait d'aise à les regarder.

Les oisillons avaient eu à peine le temps de de-
venir pierrots parfaits et de se conquérir, à coups
de bec, une place dans l'orme, que Nanny rame-
nait à Antoine une deuxième couvée aux gosiers
profonds et gourmands. Ils étaient si petits, cette
fois, que le marchand, qui comprenait fort bien
qu'ils eussent pu dégringoler du nid maternel, se
demanda avec inquiétude comment ils feraient
pour y remonter.

Et, en effet, ils ne parvenaient pas toujours à
rejoindre la mère, malgré ses encouragements. Il
arriva même un jour que l'un d'eux, le dernier-né,
à peine couvert de plumes, tomba lourdement du
nid, en voulant suivre les autres, et vint échouer
sur le toit de la petite boutique.

Antoine ramassa la petite créature et la déposa
délicatement dans le sous-sol, sur un lit de chif-
fons bien doux. Le soir venu il l'emporta chez lui,
espérant par ses soins la ramener à la santé et à
la vie ; mais il n'y put parvenir, le pauvre oisil-
lon était tombé trop rudement.

Ce joli commerce d'amitié entre l'oiseau et
l'homme dura longtemps. Pendant l'été et le com-
mencement de l'automne, Nanny éleva autour de
la petite boutique plusieurs générations de pier-
rots qui faisaient la joie du brave marchand de
café. Sauf les courtes absences nécessitées par
les premiers soins à donner aux nouveaux-nés,
Nanny ne quittait guère le voisinage. Il arriva
cependant que, son absence se prolongeant outre
mesure, Antoine se crut abandonné. Un méchant
gamin (où n'en trouve-t-on pas ?) avait vu Nanny
à l'étal du marchand de café ; charmé de sa gen-
tillesse, il l'avait guettée, s'en était emparé sans
trop de difficulté, car elle était familière et peu
farouche, et l'avait mise en cage. La pauvre pe-
tite, privée de sa liberté, faillit mourir de cha-
grin. Son bourreau, pris de pitié et la voyant dé-
périr, lui ouvrit la fenêtre après quinze jours de
"carcere auro", et elle revint à tire-d'aile à son
nid et à ses amours.

L'homme et l'oiseau ont cessé de fréquenter le
gros orme des Champs-Elysées, mais le souvenir
de la tendre amitié qui les unissait vit toujours,
et l'on dit, en parlant d'une union désintéressée
et sincère : "Amis comme Antoine et Nanny !"

Mme ANCEAUX.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU No 72

Question drôlatique. — Dans un missel.

Charade. — Cou-vent.

Casse-tête. —

Tble	—	A	—	Table
ierre	—	p	—	piere.
encrie	—	r	—	encrier.
aprs	—	è	—	après.
cerie	—	s	—	cerise.
ouis	—	l	—	louis.
chise	—	a	—	chaise.
lus	—	p	—	plus.
paire	—	l	—	plaire.
chapea	—	u	—	chapeau.
cute	—	i	—	cuite.
nz	—	e	—	nez.
ivre	—	l	—	livre.
can	—	e	—	cane.
ête	—	b	—	bête.
encr	—	e	—	encre.
chire	—	a	—	chaire.
clotte	—	u	—	culotte.
ête	—	t	—	tête.
encor	—	e	—	encore.
aïs	—	m	—	maïs.
tems	—	p	—	temps.
avoie	—	s	—	savoie.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

EFFET D'OPTIQUE

Le portrait du roi Edouard VII, donné ci-contre, est ce qu'on appelle en photographie une image négative, c'est-à-dire que les "blancs" sont "noirs" et les "noirs" sont "blancs".



Pour voir ce portrait en "positif", il suffit de le fixer pendant quelques secondes et de regarder ensuite le plafond ou une surface blanche. Aussitôt l'image apparaîtra "en noir" sur "fond blanc".

LES JEUX INNOCENTS DE NOS GRANDS MÈRES

LA METAMORPHOSE. — Pour jouer ce jeu, il faut, s'il est possible, être autant d'hommes que de femmes, ce qui est aisé, parce que l'on choisit dans la société ceux qui veulent en être, couple par couple, comme on le fait pour les amusements de la danse, où chaque cavalier prend sa dame. Les autres, qui ne peuvent pas se doubler, restent témoins et juges du jeu.

Chaque couple étant formé, la première dame dit :

— Nous avons la permission de nous métamorphoser, en idée, en une espèce d'animal à notre choix. Profitez-en donc pour nous amuser.

Alors, s'adressant au cavalier, son partenaire, elle lui demande :

— Gentil cavalier, en quoi voudriez-vous être changé ?

Le premier cavalier répond à sa volonté, en un animal quelconque.

La dame lui demande pourquoi.

Le cavalier dit son motif.

La dame lui fait une objection sur le danger qu'il courra sous cette nouvelle forme.

Le cavalier réplique par la raison qui le détermine à le braver. Mais il faut que les demandes, les réponses et les objections, ainsi que les réfutations ou répliques, soient justes et analogues au genre et au caractère de l'animal que le sujet métamorphosé a choisi ; sans quoi, l'on donne un gage à chaque fausse application.

QUELQUES QUESTIONS ET REPONSES POUR SERVIR D'EXEMPLES

La première dame demande à son cavalier :

— En quel animal voulez-vous être changé ?

Le premier cavalier. — En lion.

La première dame. — Pourquoi ?

(Notez que c'est le mot obligé et qu'on donne un gage si on l'oublie ou si on le change.)

Le premier cavalier. — Parce que j'étranglerais tous mes rivaux.

La première dame. — Mais vous seriez tué par des chasseurs, ou pris dans des filets.

Le premier cavalier. — Hélas ! mon insensible me retient dans des chaînes bien plus fortes.

La première dame. — Soyez donc lion, puisque vous le voulez.

La deuxième dame (à son cavalier). — Et vous, gentil cavalier, en quoi voulez-vous être changé ?

Le deuxième cavalier. — En petit chien.

La deuxième dame. — Pourquoi ?

Le deuxième cavalier. — Pour avoir le bonheur d'être porté sur les genoux de mon amie, pour être à même de mordre les téméraires qui l'approcheraient de trop près.

La deuxième dame. — Mais vous seriez battu, vous recevriez des mauvais traitements des domestiques et des étrangers.

Le deuxième cavalier. — N'importe, je veillerais à sa sûreté, et je la verrais plus sensible à ma fidélité comme animal, qu'elle ne l'est à présent.

La deuxième dame. — C'est très délicat de votre part. Soyez donc chien.

Ainsi du reste, tant qu'il y a des dames pour questionner les cavaliers.

Alors, la première dame recommence à demander au premier cavalier :

— Si vous étiez lion, que donneriez-vous à votre amie ?

Le premier cavalier. — Je la nourrirais de ma chasse.

La deuxième dame (au deuxième cavalier). — Et vous, chien fidèle, que feriez-vous ?

Le deuxième cavalier. — Oh ! je la suivrais sans cesse, etc., etc.

Après cela, vient le tour des dames à être questionnées par les cavaliers, et à se métamorphoser. Les hommes ont fait des compliments : les dames, au contraire, doivent montrer de la méfiance et de l'éloignement...

La première, je suppose, à qui l'on demande : "Que voudriez-vous être ?", répondra :

— Je voudrais être tourterelle.

Le cavalier. — Pourquoi ?

La dame. — Parce que mon tourterneau me serait toujours tendrement attaché.

Le cavalier. — Mais il mourrait, et vous laisserait veuve et désolée.

La dame. — Non pas pour longtemps, je mourrais avec lui.

Le cavalier. — Et que lui donneriez-vous, pour récompense de son amour ?

La dame. — Ma tendresse et ma constance.

Chaque dame passe ainsi à son tour, et est interrogée par un cavalier. Quand le jeu est fini, on tire les gages et l'on commande les pénitences. On peut rendre ce jeu très agréable par les idées délicates, les raisons plaisantes, intéressantes ou critiques qu'on est libre d'alléguer ; car on en peut donner ou d'amour, ou de dépit, ou de satire, tant sur l'homme que sur la femme, pour égayer le jeu et faire naître des oppositions.

Par exemple, un homme peut dire :

— Je veux être changé en vautour.

Demande :

— Pourquoi ?

Réponse :

— Pour déchirer le cœur de la perfide qui a dédaigné le mien.

LES TROIS JALOUX

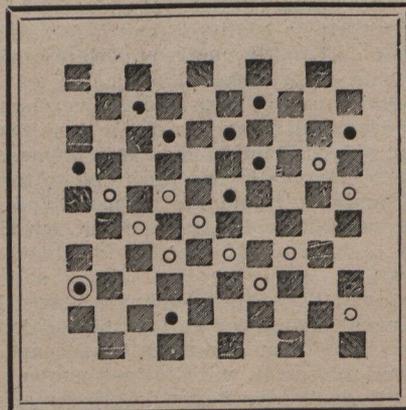
Voyageant avec leurs femmes, trois maris très jaloux arrivent à une rivière qu'on ne peut traverser qu'avec un bateau, lequel ne peut contenir que deux personnes à la fois.

Comment les six personnes, maris et femmes, parviendront-ils à passer de l'autre côté de la rivière, sans blesser la jalousie des maris, dont aucun ne veut consentir à ce que l'un ou l'autre de ses confrères se trouve sans lui du côté où est sa femme ?

PROBLEME FRANCAIS

Par M. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 10 pièces



Blancs, 11 pièces

Les blancs jouent et gagnent.

FAIRE NAGER UNE AIGUILLE D'ACIER A LA SURFACE DE L'EAU

Prenez une aiguille à coudre en acier, posez-la sur une fourchette ou sur une petite fourche formée d'un fil de cuivre recourbé dans un verre rempli d'eau ; vous arriverez à la faire flotter comme un fétu de paille. Ce phénomène est dû à ce que l'acier n'est pas mouillé par le liquide.



Jetez une feuille de papier à cigarette à la surface de l'eau contenue dans un verre ; placez-y délicatement une aiguille ; le papier imbibé d'eau ne tarde pas à tomber au fond du vase, et l'aiguille flotte à la surface.

CHARADE

Chez les juifs, chez nous le Premier
Est fête solennelle.

On voit que le Dernier

L'adjectif trop fidèle

D'un pié,

Estropié

Par accident ou par chute cruelle.

Bientôt le char de Montgolfier

Au-dessus de la mer, de rivage à rivage,

Dans les airs conduira, tenant lieu de l'Entier,

Les passagers et leur bagage.

DEVINETTE

J'écris deux fois la même lettre,

J'en place une autre entre elles : c'est

Alors que je vois apparaître

Ce qui n'est plus, et chacun sait

Ce qui surtout ne peut plus être.

CALEMBOURS

D. — Quelle différence y a-t-il entre une pipe et la terre ?

R. — On bourre la pipe pour la fumer, on fume la terre pour labourer.

D. — Quelle ressemblance entre un diapason et un garçon de café ?

R. — Ils donnent tous les deux, le choc au la.

PROBLEME

Trouver un nombre de quatre chiffres. On sait qu'entre le chiffre des "unités" et celui des "mille", la différence correspond à celui des "centaines". Que celui des "dizaines" est le total — plus un — de l'addition des trois autres. Que la somme du nombre demandé est égale à 13.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 72

Logogriphe. — Persistance. — Résistance.

Problème. — 108. Opérations :

$$108$$

$$\underline{\quad} = 9.$$

$$12$$

$$108 + 12 + 9 = 129$$

Anagramme. — Repasseuse. — Paresseuse.

Les Echecs. —

1 D 1 T D 1 R joue

2 D 8 T D 2 ?

3 D fait échec et mat.

LA FÊTE DU TRAVAIL

Glorifié par la civilisation, le travail est devenu une puissance digne de respect.

Lundi dernier était la fête annuelle de tous les travailleurs, et cette fête a été pompeusement célébrée par les unions ouvrières de Montréal.

En faisant la revue de ses vaillants bataillons, le peuple a dû éprouver une légitime fierté. Longtemps courbé sous le joug du capital, il a enfin réussi à organiser ses forces latentes et il peut aujourd'hui, le front haut, faire respecter ses droits devant le tribunal de la justice.

La notion du travail nous suggère certaines réflexions que nous soumettons volontiers à nos lecteurs.

La nature ne donne à l'homme rien pour rien. Pour satisfaire à ses besoins les plus urgents, il est nécessaire que l'homme travaille. Il faut qu'il achète sa vie de chaque jour par l'effort et la fatigue.

A part quelques cas exceptionnels, et qui n'ont qu'une importance très secondaire, les objets naturels ne peuvent servir à la satisfaction des besoins de l'homme qu'après avoir subi quelque transformation due au travail.

La bête de la forêt, le poisson de la mer ne servent à la nourriture du sauvage qu'après avoir été tués, dépouillés, puis coupés en pièces et soumis à quelque opération culinaire qui, bien que grossière, n'atteste pas moins un effort de l'esprit et du corps, un travail.

La transformation des objets par le travail varie à l'infini. Si quelquefois il laisse à l'élément sa forme ou sa nature première presque tout entière, il peut arriver aussi que le travail dénature complètement les objets naturels. Ainsi, qui reconnaîtrait dans la porcelaine de Sèvres le granit décomposé dont elle est faite ? Quelle ressemblance y a-t-il entre le sable et la soude, éléments naturels, et le verre, que le travail humain a formé de leur combinaison ?

La nature ne fournit pas seulement la matière ; elle fournit aussi des forces actives qui peuvent aider le travail de l'homme et quelquefois même le remplacer. C'est ainsi qu'autrefois l'homme

tournait lui-même la meule qui écrasait le blé pour le réduire en farine ; plus tard, en étudiant la force du vent, celle de l'eau qui coule, il parvint à se les approprier et leur confia le soin de tourner la meule qui moult le grain.

Dans le monde physique, le travail n'est utilisé que pour mettre les objets en mouvement. Les propriétés de la matière, les forces naturelles font le reste.

héros, en peinture et en sculpture, comme dans la réalité.

Parmi les figures allégoriques du travail qui ont été créées par l'art moderne, la plus célèbre est celle que Poussin a placée dans son tableau de la "Vie Humaine" ; il lui a donné les traits d'une femme pauvrement vêtue, ayant les épaules nues et les bras décharnés, se mouvant avec peine et jetant un regard languissant sur la Ri-



DÉPART DE LA PROCESSION A LA FERME FLETCHER

Les anciens confondaient le travail manuel avec la servitude ; aussi, n'eurent-ils jamais l'idée de le figurer par quelqu'une de ces nobles et poétiques allégories dont ils étaient si prodigues.

Il appartenait à l'art moderne de montrer qu'un travailleur est aussi digne d'intérêt qu'un

chasse, dont elle paraît implorer le secours. Cette image est plutôt celle de la Fatigue, du travail ingrat et impuissant : le travail actif et fécond des artisans modernes demande à être représenté avec des bras musculeux et une ardeur infatigable.

Le travail antique pouvait être représenté sous la forme d'un esclave, mais le travail moderne mérite d'être symbolisé comme une puissance noble et respectée.

LA PEUR EST UNE MALADIE NERVEUSE

La crainte des hauteurs est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit. Une foule de personnes qui paraissent braves et mentalement saines sur terre, deviennent tellement énervées dans les hauteurs qu'elles en sont folles. Il leur vient un désir incontrôlable de se laisser tomber dans l'espace. Le pire de l'affaire est que cette sensation devient aussi agréable que celle du morphinomanie. Toutes les personnes faibles sont sujettes à cet accident. A ce point que si l'on visite un beffroi, une montagne ou un "sky scraper" avec quelqu'un de ce genre, il faut se garder de les laisser s'approcher du vide. Les médecins conseillent la persuasion et des remèdes pour les nerfs.

La manie du suicide est semblable. Pour celle-là, le remède est plus simple.

Prenez un homme qui veut se suicider, disait un grand médecin, bourrez-le d'un excellent déjeuner et d'un café, puis lâchez-le. Il ne se suiciderait pas ensuite, même si vous le payiez.

On parle de Z..., qui désespère son entourage par une incurable paresse. Incapable de faire quoi que ce soit de ses doigts, il passe ses journées dans une inaction absolue.

—Au moins, lit-il un peu ? demande un oncle.



LES MOULEURS DÉFILANT DANS LA RUE SAINTE-CATHERINE

SALUT

Aux marins français du "Troude" et aux marins anglais du "Retribution," en rade de Montréal, septembre 1903.

Aux marins français du "Troude", et aux marins anglais du "Retribution", en rade de Montréal, septembre 1903,

Nos ancêtres, messieurs, nos pères, nos aïeux, Sont venus, dans le temps du beau pays de France. En cette colonie, unique sous les cieux, Pour y planter la Croix, la Foi, puis l'Espérance.

Depuis lors mainte chose a passé entre nous, Parfois ruisseaux de sang, parfois rayons de gloire, Et si les étrangers nous sont parfois jaloux, C'est qu'ils aiment un peuple illustre dans l'histoire.

Or, vous la connaissez, soit Français, soit Anglais, Notre histoire, par nous écrite dans le monde. Aussi, voilà comment, imitant les Français, Vous gravez votre nom et sur terre et sur l'onde.

N'est-ce pas votre cri, le jour de Fontenoy, Où les plus belles fleurs de la noblesse anglaise S'engagèrent d'honneur autour de leur grand "roy" D'imiter, après tout, la vaillance française ?

Voilà pourquoi, messieurs, nous vous tendons la main, Chez vous comme chez nous, sur la terre étrangère, L'union de ce jour c'est la paix pour demain, L'union de la France à la noble Angleterre.

GASTON-P. LABAT.

Montréal, 9 septembre 1903.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS

Nous avons le plaisir de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs le groupe des délégués des différentes Sociétés de Secours Mutuels, des Etats-Unis, réunies en un congrès appelé "Associated Fraternities of America". Ce congrès s'est tenu ici, à Montréal, dans la semaine du 4 août dernier. La ville de Montréal et la Société des Artisans ont reçu les délégués d'une façon vraiment remarquable. L'"Album Universel" ne saurait trop les en féliciter, car la mutualité est un des plus beaux mouvements du siècle, et les âmes d'élite qui s'en occupent ne sauraient trop recevoir d'encouragement.

Nous sommes heureux de voir qu'au milieu de toutes ces sociétés, qui sont, pour la plupart, les organisations les plus fortes et les plus vigoureuses de la République voisine, notre belle Société des Artisans Canadiens-Français faisait belle figure et a été acclamée par tous. Cela prouve en faveur de nos institutions canadiennes-françaises. Le groupe que nous publions représente les délégués après le lunch de réception offert par la ville, sur le sommet du Mont-Royal. Nous sommes persuadés que les délégués ont remporté un bon souvenir de leur voyage au milieu de nous.

DÉJEUNER DE CHASSEURS

Par une belle journée de septembre, dans un restaurant, trois jeunes gens vêtus de costumes de chasse descendirent et s'installèrent sous la plus confortable tonnelle.

Ils commandèrent un bon déjeuner.

Ils paraissaient avoir bon appétit.

Le patron, flairant des clients sérieux, se mit aussitôt à leur disposition.

Les jeunes gens prirent place autour de la table ; tout en dévorant à belles dents, ils racontèrent des histoires de chasse.

Le patron, la serviette sous le bras, surveillait le service et les écoutait avec complaisance.

—Moi, dit l'un, il m'est arrivé une aventure fort extraordinaire ; il y a deux ans, je chassais, accompagné de mes deux chiens, aux environs d'Esby, où j'ai ma propriété, quand, tout à coup, je vis deux lièvres apparaître. A ma vue, l'un prit un sentier à droite, l'autre s'enfuit par un petit chemin à gauche. Les deux chiens en firent autant : Médor se mit à la poursuite du lièvre de

droite ; Diane, une excellente épagneule, pourchassa le lièvre de gauche.

"J'étais perplexe.

"Comme dit justement le proverbe : il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois.

"Que faire ?

"Entre les deux lièvres, mon cœur balançait.

"Je résolus de marcher droit devant moi et de me rendre à un carrefour où je savais que les deux chemins se réunissaient, espérant qu'un lièvre, au moins, viendrait en cet endroit, où je pourrais le tirer à mon aise.

"Je ne fus pas trompé dans mes prévisions ; mon bonheur dépassa même mon espérance ; au lieu d'un, je vis déboucher les deux lièvres en même temps.

"Ils couraient l'un comme l'autre, lancés à toute vitesse.

"J'épaulai mon fusil.

"J'allais tirer quand, soudain, les deux lièvres se rencontrèrent front contre front, telles deux locomotives ; ils firent une culbute et retombèrent inanimés sur le sol.

"Je courus les relever, ils étaient morts tous deux ; par suite de la vitesse, les deux pauvres bêtes s'étaient fracturé le crâne.

—Très singulier, opinèrent les deux compagnons.

—Tout étrange que paraisse cette aventure, reprit le narrateur, elle s'explique aisément ; les lièvres ont les yeux placés sur le côté de la tête, ils ne voient pas devant eux et ne peuvent éviter les obstacles.

—Pourtant, dit un des jeunes gens, les lièvres sont très intelligents ; quand ils se sentent perdus, ils ont parfois des ruses qu'un renard ne désavouerait pas. J'en ai été témoin dans une chasse où un lièvre a causé la perte d'une meute de grand prix.

"Nous chassions avec des amis dans la propriété d'un châtelain, voisin de mes parents.

"Une meute de douze chiens nous accompagnait.

"Un lièvre débouche d'un taillis, gagne les champs ; les chiens le suivent.

"Une course échevelée s'engage.

"Nous suivions, très intéressés ; les chiens allaient l'atteindre, tout à coup, le lièvre tourne brusquement à gauche et les douze chiens disparaissent en poussant des aboiements désespérés, suivis de cris de douleur.

"N'y comprenant rien, nous accourons.

"Les chiens étaient tombés dans un ravin profond de vingt mètres.

"Le lièvre les avait conduits au bord du précipice, et, en faisant demi-tour subitement, il s'était débarrassé de ses ennemis qui, vû leur élan, n'avaient pu s'arrêter.

—C'est très curieux, dirent les jeunes gens.

—Eh bien, moi, messieurs, reprit le premier narrateur, il m'est arrivé une aventure non moins extraordinaire ; en chassant la plume, j'ai rapporté un poisson.

—Un poisson-volant ? demanda un des compagnons.

—Non, un poisson d'eau douce. Je chassais le canard sauvage au bord d'un étang ; vous le savez, ces animaux sont très méfiants. Je m'étais approché avec mille précautions, les canards ne m'avaient pas aperçu ; ils nageaient tranquillement tout en disant de jolis riens, comme dit la chanson ; de temps en temps, l'un plongeait et ramenait un poisson qui disparaissait dans son bec.

"Quand je fus à une faible distance, je tirai.

"Les canards s'enfuirent, volant dans toutes les directions.

"Une bande passa au-dessus de ma tête.

Nouveau coup de fusil.

"Une masse inerte tomba sur l'herbe ; je me précipitai et je trouvai une superbe carpe qu'un canard venait de pêcher.

"C'est tout ce que je rapportai."

Les jeunes gens riaient de bon cœur ; le patron, qui les écoutait, riait plus fort qu'eux.

Ils demandèrent du Bordeaux.

Un garçon s'empressa de les servir.

—Moi, dit le plus jeune des convives, qui n'avait pas encore parlé, il m'est arrivé une aventure non moins drôle, qui ne prouve pas en faveur de mon adresse.

Mais vous allez vous moquer de moi.

Ses compagnons protestèrent.

—Mes parents, reprit le jeune homme, m'avaient promis de me faire cadeau d'un permis de chasse pour les vacances.

"Chasser ! c'est le rêve que caressent tous les potaches.

"Pour me préparer, je m'exerçais au tir à la cible dans le parc du château. Je tirais à peu près, lorsqu'un vieux chasseur m'engagea à exercer mon adresse sur du gibier.

"Il me prêta un beau lièvre capturé depuis peu.

"Je gagnai un bois voisin, j'attachai le lièvre à un arbre avec une petite corde et, me plaçant à une quinzaine de mètres, je me préparai à le fusiller.

"Je visai lentement, et lorsque je fus bien sûr de moi, je fis feu.

"J'étais certain de l'avoir tué.

"Ma surprise fut grande en le voyant s'enfuir à toute vitesse.

"J'avais coupé la corde !

Un éclat de rire accueillit ce récit.

—Ils sont impayables ! disait le patron en se tordant.

—A quelque temps de là, reprit le jeune homme, muni de mon permis, levé de grand matin, je chassais jusqu'à la nuit.

"Je rentrais toujours bredouille, mais rien ne me décourageait.

"J'éprouvai une autre déception due encore à ma maladresse.

"Je chassais la perdrix. Tout à coup, mon chien se met en arrêt. Je l'imite ; je regarde. J'aperçois à quelques mètres de mon chien une perdrix superbe.

"Très ému, je tire. J'entends un cri de douleur, puis un objet volé au milieu de la fumée et retombe.

"Mon chien se précipite et le rapporte.

"C'était sa queue, sa propre queue que j'avais coupée !

—Et la perdrix ? demandèrent ses amis.

—Elle vole encore.

Les jeunes gens commandèrent du champagne, prirent le café, l'arrosant copieusement de vieux cognac.

Le patron trouvait ses clients charmants.

Ils étaient un peu excités.

Ils quittèrent enfin la table ; pour se déraïder les jambes, ils se livrèrent à des exercices de gymnastique ; l'un sauta par-dessus un banc rustique ; un autre franchit une chaise ; ils se portèrent des défis au sujet de leur agilité réciproque.

Le patron les encourageait.

Ils engagèrent des paris et le prirent pour juge.

—Messieurs, dit un des déjeuneurs, je parie trois bouteilles de champagne que je courrai le plus fort.

—Nous tenons le pari, acquiescèrent les deux autres.

—Il s'agit de fixer un out, reprit le premier ; vous voyez cette avenue qui conduit au bord de la Marne ? elle a trois cents mètres environ, cela fait six cents mètres aller et retour. Nous partions ensemble ; celui qui arrivera le dernier, non seulement offrira le champagne, mais il soldera l'addition.

La proposition fut acceptée.

—Il faut que quelqu'un donne le signal du départ. Voulez-vous avoir l'obligeance de remplir l'office de starter ? demanda le premier jeune homme au restaurateur.

—Avec le plus grand plaisir, répondit ce dernier, flatté.

—Vous frapperez trois coups ; au troisième, nous partirons.

Les trois coureurs s'alignèrent à la porte du restaurant.

—Vous y êtes, messieurs ? interrogea le restaurateur.

Sur leur réponse affirmative, il frappa trois coups dans ses mains.

Les jeunes gens partirent. Au début, leur démarche était chancelante ; on voyait qu'ils avaient trop bien déjeuné.

Le patron, entouré de ses garçons, riait bruyamment. Peu à peu, les coureurs gagnèrent du terrain ; leurs jambes se déraïdèrent.

—Les voilà arrivés au bord de la Marne, dit le restaurateur, ils vont revenir ; nous allons applaudir le vainqueur.

Les coureurs continuèrent leur course.

—C'est singulier, dit le patron, écarquillant les yeux, on ne les voit plus.

Ils ne sont jamais revenus.

—Et dire que c'est moi qui leur ai donné le signal du départ ! s'écria le restaurateur, qui ne riait plus.

EUGENE FOURRIER.



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, **25c.**
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a plus de cent mille moulins à vent en Hollande.

— 14,80 gros steamers et paquebots voguent sur les mers, 8,000 portent le pavillon anglais.

— Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, le paon était la pièce de résistance des dîners de gala.

— On a calculé qu'un aigle, en volant, déploie une force égale à celle de deux chevaux-vapeur.

— L'hymne national de la Chine est si long qu'il faut une demi-journée pour le chanter en entier.

— Pie X parle le français, l'allemand, et probalement d'autres langues encore à part l'italien.

— Un officier russe vient d'être condamné à mort pour avoir refusé de faire feu sur des ouvriers grévistes.

— La première chambre de commerce qui a été organisée dans le monde entier, l'a été à Marseille, en France.

— L'Allemagne compte 90,000 femmes de plus que d'hommes. En France, les deux sexes sont à peu près égaux en nombre.

— En Amérique, un voyageur en chemin de fer a droit à la franchise pour 75 kilos de bagages; en France, à 30 kilos; en Allemagne, à 26 kilos.

— Il y a une très bonne demande pour les nouveaux fruits et légumes de conserves en canistre pour prochaine ou future livraison.

— On consomme annuellement, dans le monde entier, un peu plus de 650 millions de tonnes de charbon industriel et domestique.

— Le marché Bonsecours de Montréal a coûté \$300,000 à la ville et rapporte plus de \$30,000 de revenus par année, à la cité.

— La compagnie de télégraphe du Pacifique Canadien possède environ 50,000 milles de fil tendu principalement dans l'Ouest jusqu'à l'Océan Pacifique.

— La Colombie Anglaise a produit l'an dernier pour une valeur de \$17,486,550 de minéraux, contre une valeur de \$20,086,780 l'année précédente.

— La récolte des pommes, au Canada, cette année, sera moindre que les années précédentes. On l'estime à 13,300,000 minots.

— Dans l'almanach des adresses de la ville de New-York pour 1903, il y a 3000 Smiths et 1500 Browns contre 9000 noms portant la préfixe "Me".

— C'est Montréal, après New-York, qui expédie la plus grande quantité de grains, 19,934,278 boisseaux et New-York, 36,766,743, vient ensuite la Nouvelle-Orléans, avec 18,511,069.

— L'église du Saint-Esprit à Heidelberg est la seule du monde où l'on célèbre à la fois des cérémonies catholiques et protestantes. Un mur sépare les fidèles des deux religions.

— Si l'on partageait la terre qui a une superficie de 131,086,555,000,000 mètres carrés, chacun des 1,500 millions d'habitants posséderait un lot de terrain de 91,391 mètres carrés.

— De 1800 à 1900, le budget de la France a passé de 835,223,435 francs à 3,547,863,000 francs. Augmentation : 2 milliards $\frac{3}{4}$, soit, en moyenne, 27 millions par an.

— Les 53 milliards de francs d'or extrait du sol depuis les premières exploitations tiendraient en un bloc de 15 mètres de haut, de 8 mètres de long, et de 8 mètres de large.

— L'élevateur Weber qui ne vient que d'être terminé, a 278 pieds de hauteur, à partir des assises et a coûté \$606,000. Sa capacité est de 1,000,000 de minots.

— On calcule à 36,535,602 bouteilles la production de vins de Champagne durant la saison de 1902 à 1903, soit 3 millions de bouteilles en plus que de 1901 à 1902.

— M. Mossé a démontré que, dans le diabète, l'usage de la pomme de terre améliore l'état général; on peut en prendre, sans inconvénient, une quantité égale à trois fois la ration journalière du pain.

— Le commerce de fer et de l'acier a visiblement diminué ainsi que la production aux Etats-Unis. Le coût du combustible, les grèves et la rareté des chars de fret sont la cause principale de cette diminution.

— Les derniers rapports, venus de la Nouvelle-Ecosse, nous annoncent que la récolte de pommes sera exceptionnellement excellente cette année, tant en quantité que pour la qualité; celle de Québec promet d'être supérieure à celle de l'an dernier.

— Le Vésuve est encore en éruption, celle-ci dure depuis deux semaines. La nuit, quand il n'y a pas de clair de lune, le spectacle est magnifique. Le cratère projette des flammes et de la fumée jusqu'à une hauteur de près de 4,000 pieds.

— On annonce de Vienne que la plus jeune soeur de feu la reine Draga se propose de faire une tournée dans les capitales d'Europe, pour démontrer que le roi Pierre a été l'instigateur de l'assassinat du roi et de la reine de Serbie. C'est un riche Serbe habitant la Suisse, qui payera les dépenses.

— L'approvisionnement visible de l'avoine, au Canada et aux Etats-Unis, à l'est des Montagnes Rocheuses, était de 4,294,000 boisseaux, contre 1,481,000 boisseaux, l'an dernier, à la même époque. L'approvisionnement visible du blé-d'Inde est de 7,218,000 boisseaux.

— A Venise on colle à la porte de la maison d'un mort une pancarte, toujours élogieuse, résumant la biographie du défunt. On y relate ses dernières paroles et la maladie dont il est mort; on indique s'il a reçu ou non les derniers sacrements. A Paris, on affiche souvent à l'entrée de la maison mortuaire, ou sur la porte de la boutique aux volets fermés, un exemplaire de lettre de faire part.

— Le gouvernement des Etats-Unis va faire procéder à des expériences sur les effets physiologiques du tabac. On prendra dix-huit sujets; le premier mois, ils ne devront faire, sous aucune forme, usage du tabac. Ensuite on les répartira en trois catégories: fumeurs, priseurs et chiqueurs. Ils auront à leur disposition les tabacs de choix et les tabacs ordinaires. Ils en prendront à leur convenance. Puis ils seront à nouveau privés de tabac, et un médecin étudiera sur leur organisme, les effets de leur vice familier. Le plus curieux, c'est que de très nombreuses personnes demandent aujourd'hui à être choisies par l'expérimentateur.

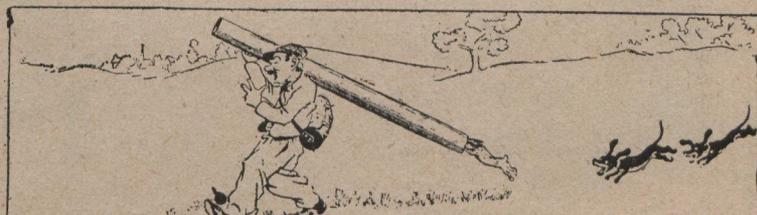
VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

CHASSE FANTASTIQUE



En revenant de son travail, Dupouyrot a dérobé en route un tuyau de zinc.



Il calcule déjà le nombre de chopines qu'il pourra boire avec le produit de la vente de son larcin.



Mais soudain, il lâche tout, épouvanté : il a vu un lapin sortir de son tuyau !...



Et voilà que le tuyau s'anime, galope, se met à la poursuite du lapin ! Décidément, la Providence veille toujours, et bien volé ne profite pas.

DERNIÈRE FARCE DES VACANCES



— Voyons, Polyte, à quoi donc qu'tu penses? J'te demande du charbon, tu m'apportes des pommes de terre!



— Allons, oust, cours chez le charbonnier; mon friicot n's'ra jamais cuit.



— Tiens! quand donc qu'j'ai fait un nœud à mon mouchoir?



— C'est tout d'même drôle... C'est-ty que j'n'ai pas payé le boucher? Non.



— Voyons, J'Jevais trois sous à Ugénie, j'y ai rendu puisque même elle m'a dit qu'Euphasie allait revenir.



— C'est p'tet ben??.. Non!..



— Y en a deux, maintenant! J'n'avais pas vu celui-là!



— Dis donc, Polyte, tu ne te rappelles pas pourquoi qu'j'ai fait un nœud à mon mouchoir?
— Oh! si m'man, c'est pour les deux sous que tu m'as promis dimanche.



C'est ben plutôt la fessée que j't'avais promis lundi. Aus-i tiens, ça fra toujours un nœud de moins à enlever... A l'école, mauvais sujet! A l'école!!